

CHANTS
DE LA
VEILLÉE.

~~~~~  
**REPERTOIRE**

DE  
**ROMANCES, CHANSONS COMIQUES,  
MELODIES, NOCTURNES,  
BARCAROLLES, &c. &c.**

~~~~~  
MONTREAL:
TYPOGRAPHIE DE DUVERNAY, FRÈRES.
1855.

M1678

C52

88197

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

CHANTS

DE LA

VELLÉ.

LA CHAUMIERE.

Air : *Adieu charmant pays de France, &c.*

Séjour de mon heureuse enfance,
Qu'il me fallut trop tôt quitter ;
Vers toi, franchissant la distance,
Ma pensée aime à se porter.
Je vois ces murs couverts de lierre,
Ce foyer, ce toit protecteur ;
Et je regrette ma chaumière,
Où je connaissais le bonheur.

Forcé de vivre au sein des villes,
J'ai connu leurs bruyants plaisirs ;
Là les hommes ne sont habiles
Qu'à ce créer de vains désirs :
Chacun d'eux use sa carrière
En rêvant fortune et grandeur !...
Moi, je regrette ma chaumière
Où je connaissais le bonheur.

Quand, de l'amour goûtant l'ivresse,
Je crois à la félicité,
Je suis trahi par ma maîtresse,
Qui rit de ma fidélité.
Du grand monde c'est la manière :
La constance n'est qu'une erreur !...
Moi, je regrette ma chaumière,
Où je connaissais le bonheur.

Le désir ardent de la gloire
M'a fait affronter les combats ;
Alors je voyais la victoire
Suivre les pas de nos soldats :
Mais du temps la faux meurtrière
Moissonne à son tour le vainqueur !...
Ah ! retournons dans ma chaumière,
Où je connaissais le bonheur.

LE JEUNE SOLDAT.

CHANSON COMIQUE.

AIR : *Connu.*

Ne v'la que six mois
Que j' port' l'uniforme,
Et les plus sournois
Disent que j' me forme ;
Je n' suis plus c' Jean-Jean
Qu'on trouvait si bête !

A tabl' j'ai d' la tête,
J' bats un rataplan ;
J'fais du bruit comm' quatre,
Pour un rien j'veux m'battre !
Aussi l' mond' dit-il
Que j' suis ben gentil.

Pour marcher au pas
J' n'ons pas la têt' dure,
J'arrondis les bras,
Je prends d' la tournure ;
Je tends le jarret,
Et quand je m' dandine,
Dieu, que j'ai bonn' mine
Avec mon briquet !
Je valse avec grâces,
Je sais fair' des passes !
Aussi l' mond' dit-il
Que j' suis ben gentil.

Quand le régiment
Pass' dans un village,
J' mets en un moment
Un' ferme au pillage ;
Poulets et dindons,
Je vous prends en traître,
On n' voit plus r'paraître
Ceux que j'abordons ;
Si l'on me querelle,
Je cass' la vaisselle ;

Aussi l' mond' dit-il
Que j' suis ben gentil.

Anprès d'un tendron
D' figure agaçante,
Comme un franc luron
D'abord je m' présente,
J' dis : " V'nez donc causer,
" Jolie insulaire,
" Je suis militaire,
" I' m' faut un baiser.
" — J'n'en donn' qu'à ceux qu' j'aime ! "
Moi, j'avanc' tout d' même ;
Aussi l' mond' dit-il
Que j' suis ben gentil.

LES ENFANTS ÉGARÉS.

AIR : *Des Montagnes de la Navarre, &c.*

Dans une sombre solitude,
Deux enfants, de cinq à six ans,
Portaient avec inquiétude
Leurs regards doux et caressants.
Ils pressaient leur course légère,
Au bruit du tonnerre en courroux,
En disant : " Cherchons notre père,
" Le ciel aura pitié de nous.

“ C'est dans cette forêt profonde
“ Que nous avons perdu ses pas,
“ Ah ! du moins s'il passait du monde.
“ On nous tirerait d'embaras.
“ — Mais dans cette forêt, mon frère,
“ Si nous allions trouver des loups !...
“ — Nous avons perdu notre père,
“ Le ciel aura pitié de nous.

“ La nuit vient, je n'entends personne.
“ Que diront nos parents ce soir ?
“ Comment notre mère, si bonne,
“ Dormira-t-elle sans nous voir ?
“ — Marchons toujours ; ce soir, j'espère
“ Me retrouver sur leurs genoux.
“ Nous avons perdu notre père,
“ Le ciel aura pitié de nous.

“ — Je suis las, mon frère ; il me semble
“ Qu'il faut nous reposer aussi.
“ — As-tu faim ?—Oh ! non, mais je tremble !
“ Il faudra donc dormir ici ?...
“ — Ne pleure pas si fort, mon frère,
“ Le bon Dieu, là-haut, nous voit tous !
“ Nous avons perdu notre père,
“ Il doit avoir pitié de nous.”

En sanglotant, sous le feuillage
Les deux enfants se sont assis ;

Et, malgré le bruit de l'orage,
Ils se sont pourtant endormis ;
Mais, en dormant, cette prière
Se mêle à leur souffle si doux :
" Nous avons perdu notre père,
" Bon Dieu, prenez pitié de nous !"

Pour moi dans la Nature.

Air : Souvenir du jeune âge.

Pour moi dans la nature,
Tout n'est plus que douleur,
Des eaux, le doux murmure
Ne charme plus mon cœur ;
L'oiseau dans la prairie
Ne sait plus m'attendrir,
Pauvre Léocadie,
Te vaudrait mieux mourir. } (*bis*)

La fleur à peine éclose
Me paraît sans fraîcheur,
Le parfum de la rose
A perdu sa douceur ;
Le bonheur d'une amie
Ne vient plus m'enbellir,
Pauvre Léocadie,
Te vaudrait mieux mourir. }

La Chapelle Abandonnée.

AIR : *Ma Normandie.*

Salut ! ô modeste chapelle,
De tes vieux murs le triste aspect,
Dans mon cœur attendri rappelle
De doux pensers, un saint respect.
Aujourd'hui ta voûte entrouverte
N'entend plus de pieux accents ;
Et dans ton enceinte déserte,
Ne montent plus des flots d'encens.

Ici, l'eau sainte du baptême
Sur mon jeune front s'épancha ;
Là, le prêtre à celle que j'aime,
Au nom du Seigneur, m'attacha.
Hélas ! sous cette froide pierre,
Qu'avec respect foulent mes pas,
Auprès de toi, ma bonne mère,
Ton fils ne reposera pas.

Jadis, la cloche, aux jours de fête,
Eveillait les échos lointains,
Maintenant ta cloche est muette ;
Tes cierges brillants sont éteints.
Chaque jour une pierre tombe,
Et bientôt tout disparaîtra :
Quelques ruines, une tombe
Diront : la chapelle était là.

PRIEZ POUR LUI.

AIR : Tendre amitié.

Je vais revoir ma patrie adorée,
Ma pauvre sœur, mon père déjà vieux !
Je vais revoir cette France illustrée
Par nos exploits et ceux de nos aïeux.

Ah ! sans retour, fuyez vaines alarmes,
Seuls revenez, souvenirs glorieux !
Pour moi, la vie a repris ses charmes,
Je cours aux champs où vivaient mes aïeux.

Ainsi chantait un enfant de la France
Qu'un dur exil retint sous d'autres cieux.
Il revenait conduit par l'espérance,
Vers l'humble toit acquis par ses aïeux.

Mais épuisé par sa longue souffrance,
L'infortuné tombe et ferme les yeux,
Il meurt, hélas, il avait l'innocence
Et la valeur de ses simples aïeux.

Vous dont les cœurs sont fermés à la haine,
Vous qui pleurez des excès odieux !
Priez pour lui... car son âme erre en peine
Loin de la tombe où dorment ses aïeux.

LE PETIT SAVOYARD.

AIR : *Des Montagnes de la Navarre.*

Adieu, mes petits camarades,
Je ne puis partager vos jeux,
Chez nous mes parents sont malades ;
Ici, tout mon temps est pour eux.
Pour oublier votre misère,
Vous allez vous amuser tous ;
Moi, je travaille pour mon père....
Je suis bien plus heureux que vous....

Le matin gaiement je ramone,
Le soir je montre un sapajou ;
Je ménage ce qu'on me donne
Et mets de côté sou sur sou.
Gens riches, que l'on considère,
Votre or satisfait tous vos goûts,
Mais moi, j'amasse pour mon père,
Je suis bien plus heureux que vous.

Dans des demeures magnifiques
On a besoin du Savoyard,
J'y vois de nombreux domestiques
Me toiser d'un air goguenard,
Ils se moquent de ma poussière ;
Mais de leurs galons peu jaloux,
Je me dis : " Je nourris mon père,
" Je suis bien plus heureux que vous. "

Toi, Joseph, avec ta sellette,
Tu comptes rester à Paris ;
Pour se marier à Nanette,
André s'en retourne au pays.
Dans l'avenir chacun espère,
Le mien m'annonce un sort bien doux.
Dans un an je verrai mon père,
Je serai plus heureux que vous.

Un Baiser de mon Fils.

AIR : *T'en souviens-tu disait un capitaine.*

Lorsque j'étais au printemps de ma vie,
Et que l'amour remplissait seul mon cœur,
Tendres faveurs d'une femme jolie
Étaient pour moi le suprême bonheur.
Ah ! j'ignorais qu'il fût dans la nature
Un sentiment plus parfait, plus exquis ;
Mais j'ai connu l'ivresse la plus pure
En recevant un baiser de mon fils.

Encor dans l'âge et d'aimer et de plaire,
Déjà mon fils m'occupe constamment,
Et, je le sens, le bonheur d'être père
Est bien plus doux que celui d'être amant.
On est parfois trompé par ses maîtresses,
Soi-même on manque à ce qu'on a promis ;

Mais nul soupçon ne se mêle aux caresses
En recevant un baiser de son fils.

Vous que je vois au sein de l'opulence
Pour des grandeurs vous agiter encor,
Malgré votre or, malgré votre puissance,
Je ne saurais envier votre sort.
Vrais courtisans, chaque jour on vous trouve
De vains honneurs, de titres plus épris !
Connaissez-vous le bonheur qu'on éprouve
En recevant un baiser de son fils ?

En vieillissant nous ne sentons plus naître
Ce feu brulant que l'on appelle amour ;
Ce feu plus doux, qu'un fils nous fait connaître,
Dans notre cœur s'augmente chaque jour ;
Les cheveux blancs, s'ils éloignent les belles,
Rendent pour nous nos enfants plus soumis ;
Et songe-t-on que le temps a des ailes
En recevant un baiser de son fils ?

Jouets du sort, par un revers funeste
En un instant il détruit nos projets ;
Qu'il m'ôte tout, mais que mon fils me reste ;
Sans murmurer j'attendrai ses décrets ;
Tranquille alors à mon heure dernière,
Je me dirai : Près de lui je finis,
Heureux encor de fermer ma paupière
En recevant un baiser de mon fils !

LES ADIEUX DU CONSCRIT.

AIR : *Batellier, dit Lisette.*

Rose ma bien aimée
Ne pleure pas si fort,
Si je pars pour l'armée
C'est un effet du sort ;
Ainsi parlait Gros-Pierre,
Qu'un sergent engageait
A la particulière,
Dont il était L'objet. } (bis)

Pour gage de tendresse
Mon chien te restera,
Dans les jours de tristesse
Il te consolera.
Parle lui, fais lui fête,
Retiens le près de toi,
Chéris la pauvre bête,
Comme si c'était moi.

Après huit ans d'absence
Je reviendrai soudain...
Et te promets d'avance,
Le plus brillant destin.
Le hasard de la guerre
Me deviendra fatal !
Ou tu seras ma chère ;
Femme d'un corporal.

Quand tu verras ma tante
Ecris moi par sa main,
Sois fidèle, et constante,
Prends garde à ton cousin.
Malheur à qui s'expose
Contre un Troupier du Roi !
Si quelque jour ma Rose
Ne sent plus rien pour moi.

Adieu Rose.. adieu Pierre
Et le sac sur le dos,
Il quitte sa chaumière,
Et se croit un héros.
Tandis que la pauvrete
D'un air tendre et contrit,
En soupirant répète :
N'aimez pas un conserit.

LE CHEVALIER ERRANT.

AIR : *T'en souviens-tu disait un Capitaine.*

Dans un vieux château de l'Andalousie,
Au temps où l'amour se montrait constant,
Où beauté, valeur et galanterie
Guidaient au combat un fidèle amant,
Un preux chevalier un soir se présente
Visière levée et la lance en main ;

Il vient demander si sa douce amante
N'est pas, par hasard, chez le châtelain.

“ Noble chevalier, qu'elle est votre amie ? ”

Demande à son tour le vieux châtelain.

“ — Ah ! des fleurs d'amour c'est la plus jolie !

“ Elle a teint de rose et peau de satin ;

“ Elle a de beaux yeux, dont le doux langage

“ Porte en notre cœur plaisirs et tourments !

“ Elle a tout enfin, elle est belle et sage.

“ — Pauvre chevalier, cherchez longtemps.

“ — Depuis qu'ai perdu cette noble dame,

“ N'ai plus de repos, n'ai plus de plaisirs !

“ En chaque pays, guidé par ma flamme,

“ Vais cherchant l'objet de tous mes désirs.

“ Des Gaules j'ai vu les plaines fleuries,

“ Du nord parcouru le climat lointain !

“ J'ai trouvé partout des femmes jolies ;

“ Mais fidèle amie, hélas ! cherche en vain.

“ Guidez de mes pas la marche incertaine,

“ Verrai-je en tous lieux mes désirs déçus ?

“ — Mon fils, votre sort, hélas ! me fait peine,

“ Ce que vous cherchez ne se trouve plus.

“ Poursuivez pourtant votre long voyage,

“ Et, si rencontrez un pareil trésor,

“ Ne le perdez plus ; adieu, bon courage. ”

L'amant repartit, mais il cherche encor.

La Case de l'Oncle Tom.

CHANT COMIQUE.

AIR : *Connu.*

Ecoutez que j' vous raconte
Ce que j'ai vu l'autre soir,
Ce récit n'est pas un conte
C'est un mélodram' tout noir,
On pleur' dans c'te pièc' nouvelle
Et l'on rit *ad libitum*,
A l'Ambigu, ça s'appelle :
La case de l'oncle Tom.

(*Parlé*) J'étais donc parti pour me divertir, et j'avais pas emmené ma Stasie. - J'entre à l'Ambigu ; on frappe les trois coups ; bon !... La toile se lève, c'est un appartement avec des blancs et des noirs... Un bon planteur nommé Chenevis est embêté par un Md. de marrons qui veut lui acheter un vieux noir nommé Tôme !... Le planteur tient à ce vieux *noir-ci* ; mais il faut qu'il s'en défasse pour payer un gueusard ; le marchand aperçoit le petit d'une mulâtresse nommée Elisa, il le demande par dessus le marché en disant : "*Encore un quart'ron, brave homme ! Encore un quart'ron !*" La mulâtresse a tout entendu, elle se sauve avec son moucheron. Elisa est belle femme et mariée à un esclave ; elle a donné dans l'œil d'un homme de couleur libre nommé Harris, qui est le Rost-child du canton de Ki ; c'est pour le payer que le bon Chenevis livre son vieux Tôme !... Harris et le Md. Halley veulent rattrapper la marchandise qui se sauve ; ils prennent deux boule-dogs élevés à la chasse aux nègres, et se mettent à la poursuite d'Elisa. (Criaient) PREMIER TABLEAU... Les gredins.

J'sais bien qu' l'hommm' n'est pas parfait,
Mais, vrai comm' j'ador' ma femme,
F'oi d'pip'let j'aime et j' plains du fond de l'âme :
Les négresses, les quart'rons,
Les mulatr' les néggrillons ;
Et les marrons, les marrons,
J'aime surtout les marrons,
Les marrons, oui les marrons,
J'aime surtout les marrons.

L' tableau change. . . .
Et voilà comme nous somm' chez la tant' Chloé,
La négress' dont c' Tom est l'homme ;
Tout l'peupl' est rassemblé.
Halley cherch' sa marchandise ;
Harris est d'mauvaise humeur :
Au p'tit d'celle qu'il courtise,
Il voudrait faire une *noirceur*.

(Parlé) Il y a là un nommé Bengali, un niais noir qui dit des bêtises comme vous et moi, avec un autre qui lui flanque des coups de pied partout et puis encore quelque part... Elisa se resauve avec son petit quarteron.... TROISIEME TABLEAU : La Scène représente un fleuve qui charrie des glaçons et qu'on appelle : l'Ohio ! La mulâtresse arrive avec son moutard dans l'dos ; elle aperçoit un bon blanc..... *Batelier, lui dit-elle, je voudrais passer l'eau ! L'autr' lui repond : il gèle ; ça cass'rait mon bateau...* Le bon blanc est ému, en voyant le petit marron glacé... Arrivent Halley et Harris, avec deux gueux et leurs chiens terribles. La mulâtresse est perdue : d'un coté elle a l'Ohio en perspective, de l'autre les chiens avec une *mort sure* . Elle S'élance avec son petit sur les glaçons, les gredins sont

glacés d'effroi....Les glaçons crient et se fendent ! que c'est à fendre l'âme, à hérissier les cheveux de ceux qui en ont...L'enfant disparaît !..La mère pousse un cri ! que toutes les femmes s'en trouvent mal... Elle repêche son petit mulâtre et le confie à la bonne Vierge....Pauvre petit mauricot ! je ne te voyais pas blanc !...*(Au refrain)*

J' sais bien qu' l'hom'm', &c.

Nous v'la dans l'salon d'la femme,
D'monsieur Birbe, l'sénateur,
C'est c'magistrat qui réclame
Qu' l'esclavag' reste en vigueur.
Mais à part ça l'pauv' cher homme
A l'cœur doux comme un agneau,
Nègre ou blanc, il les sauv' comme
S'ils étaient dans la mêm' peau.

(Parlé.) La mulâtresse a traversé l'Ohio comme un seul homme ; elle n'en peut plus, la pauvre femme elle demande l'hospitalité à Mme. Birbe, qui se fait aider par son mari ! pour secourir l'esclave échappée... C'est fort *inégal* dit le magistrat ; mais bath ! *l'hospitalité se donne !* Quand il se trouve aux abois ; les chiens aboient ! ils ont flairé la chair noire. Y en a un surtout, un nommé *Hourrah* qui enfonce le chien de Montagis à six pieds au dessous du niveau de la mer... Mr. Birbe fait échapper la mère et l'enfant dans sa carriole ; et malgré que ça soit *inégal*, il fait un pied de nez aux gredins, aux Quimbos, à leurs chiens et aux lois négrophobes....Braves homme va !...*(Au refrain.)*

J' sais bien qu' l'hom'm', &c.

L'rideau se r'lève ; on regarde,
On s'croit au Niagara,

Une superbe cascade ;
C'est comme un diorama.
Aux nègr's Harris donn' la chasse
Afin d'rattrapper son bien ;
Halley, que c'te chasse, lasse ;
Trouv' que c'est un métier d'chien.

(*Parlé.*) Les esclaves sont déconverts... Le gredin d'Harris veut les tuer ; il rate... Hally veut flanquer un coup d'pistolet à Mr. Birbe, mais le bonhomme est armé !... *Ah ! laid ! ce n'est pas un beau, qu'il s'écrie !* "Et v'lan il casse une côte à Halley, qui se trouve le mauvais marchand... Il tombe dans le ravin, ce qui empêche le marchand de noirs d'y voir... Les autres gueux se sauvent... Mais les bons nègres ne veulent pas s'en aller avant que le marchand soit raveint du ravin... Pendant qu'on le pense, ça lui donne à penser.... (*criant*) *septième tableau* : Le quarteron est libre, la mulâtresse et son fruit sont vendus sur la place du Cha-telet du canton de Ki... Le mulâtre rachète sa motié ; et le petit quarteron passe dans les mains du gueusard. *Huitième et dernier tableau*. Georges flanque une calotte au traître ; ils se battent à coups de fusil, et Harris reçoit sa récompense : il est occis... Les mulâtres s'embrassent ; le vieux Tome voit respecter ses cheveux blancs ; les blancs et les noirs se mêlent.... On crie ; *Bravo ! qu'ils paraissent !.. tous ! tous !..* Et c'est sensible !.. (*Au refrain*)

J'sais bien que l'hom'm', &c.

Enfin, pour les gens intègres
Tout cela semble prouver
Qu'on trait' les noirs comm' des nègres
Ce qu'il n'faut pas approuver.
Dans les cases, les savannes,
Qu'on en fass' des port' coton

Mais quand ils plant' beaucoup d'cannes,
Qu'on n'leur fich' plus d'coup d'baton.

(Parlé) Car enfin, ces pauvres noirs, on les reçoit comme des anglais dans une charlotte russe... On les vexe : on leur dit qu'en musique, qu'une blanche vaut deux noires, qu'une noire égale deux croches ; ça les faits rougir, eux qui ne donneraient pas trois noires pour six blancs. Tout ça c'est un effet de lumière : la nuit tout les blancs sont noirs, et tous les chats sont gris, et les nègres aussi... Mme. Beecher Stowe et l'Ambigu ont blanchi les noirs à nos yeux ; j'en suis content ; car : [Au refrain]

J' sais bien qu' l'homme', &c.

IL N'EST PLUS LÀ.

AIR : *Je vous écris pour, etc.*

Il n'est plus là, celui que deux années
Auprès de moi le plaisir rappela ;
Adieu serments d'unir nos destinées !
Adieu beaux jours ! époques fortunées !
Il n'est plus là.

Il n'est plus là ; pourtant dans la souffrance
Plus d'une fois ma voix le consola !
Lui qui n'était heureux qu'en ma présence,
Qui maudissait les heures de l'absence...
Il n'est plus là.

Il n'est plus là... l'amour ailleurs l'engage,
L'amour !... son cœur ne connaît pas cela !
Vous qui charmez maintenant le volage,
Un jour aussi vous direz, je le gage,
Il n'est plus là.

L'AMANTE INCONNUE

Air : *Sol Canadien, terre chérie.*

Mes chers amis, vous allez rire,
Vous allez vous moquer de moi ;
Je suis amoureux, je soupire,
J'ai de nouveau donné ma foi ;
Cependant de celle que j'aime
Je n'ai jamais suivi les pas ;
Et s'il faut vous l'avouer même,
C'est que je ne la connais pas.

Ne croyez pas que je plaisante,
Sa plume a fait naître mes feux ;
Dans ses lettres elle est charmante,
Son style me rend amoureux ;
Au sentiment, à la finesse,
Elle doit joindre mille appas ;
C'est pourquoi j'y pense sans cesse,
Tout en ne la connaissant pas.

Je me la figure bien faite,
Brune ou blonde, ça m'est égal,
De fort beaux yeux, pas trop coquette,
Un nez grec, un front virginal ;
Une voix douce, un air aimable,
Un pied petit, un joli bras...
Je puis bien la faire adorable,
Puisque je ne la connais pas.

Pourtant une crainte m'obsède
Et trouble mes rêves d'amours :
Elle est peut-être vieille et laide,
Celle à qui je pense toujours.
Alors, illusion chérie !
Je te perdrais ; ah ! dans ce cas,
Tâche toujours, ma chère amie,
Que je ne te connaisse pas.

LE NEZ.

AIR : *Le charme est la fleur du bocage.*

C'est par le nez que tout se flaire,
Et, premier organe des sens,
Le nez nous guide et nous éclaire
Dans nos désirs les plus pressants.
La Providence, toujours sage,
En créant le nez, eut grand soin

Qu'il fût au milieu du visage,
Afin qu'on le vît de plus loin.

Chacun cite de sa maîtresse
Les dents, les yeux ou les contours;
Mais bien rarement on adresse
A son nez de tendres discours :
Eh ! messieurs, faites qu'il partage
Les éloges que vous donnez :
Que serait le plus beau visage
Si l'on n'y voyait pas de nez ?

Voyez ce gourmand, il devine
Quand vous donnez de bons dinés :
Chez vous alors il s'achemine ;
Les gourmands ont toujours bon nez.
Voyez encor cet homme en place,
D'opinions changeant souvent ;
Veut-il obtenir quelque grâce,
Il a toujours le nez au vent.

J'aime un nez à la Roxelane,
Il donne aux belles l'air mutin ;
Sur une jeune courtisane
Un nez à la grecque est divin ;
Chez une noble et grande dame
Je recherche un nez aquilin ;
Mais si je prenais une femme,
Je voudrais qu'elle eut le nez fin.

Le nez est le miroir de l'âme,
Sur lui tout se peint, tout agit :
Avons nous la fièvre, il s'enflamme,
Quand nous buvons trop, il rougit :
Enfin, si dans un tête-à-tête,
Nos vœux ne sont pas couronnés,
Au lieu de notre air de conquête,
Cela nous donne un pied de nez.

LA PEUREUSE.

AIR : *Ma Normandie.*

Nous habitons une chaumière
Sur la colline, au bord de l'eau ;
Là, seule, auprès de ma grand'mère,
Dans le jour tout me semble beau ;
Mais dès que la nuit devient sombre,
La paix s'éloigne de mon cœur ;
Je tremble en regardant mon ombre,
Et de tout je sens que j'ai peur.

Du chêne dont j'aime l'ombrage
Quand le soleil est trop ardent,
Le soir je fuis l'aspect sauvage ;
Il me semble voir un géant.
Sous le bosquet, où dès l'aurore,
Chanter, jouer, fait mon bonheur,

Quand il fait nuit je tremble encore,
Et de tout je sens que j'ai peur.

Le matin je cours la campagne
Sans redouter aucun danger ;
Mais le soir la frayeur me gagne
Rien que pour aller au verger.
Le vent qui souffle le feuillage,
Au loin les pas du laboureur,
Jusqu'à la cloche du village,
Ah ! de tout je sens que j'ai peur.

Le matin sur l'herbe fleurie
Avec Colin j'aime à causer,
Souvent même, quand il m'en prie,
Je lui permets de m'embrasser ;
Mais le soir, pour faire l'aimable,
Chez nous s'il frappe avec douceur,
Je dis ; " N'ouvrons pas, c'est le diable ! "
Car de tout je sens que j'ai peur.

Ah ! comme je suis malheureuse
Quand vient l'heure de se coucher !
Jusqu'à mon lit, toute honteuse,
Je vais en m'écoutant marcher ;
Si j'entends le moindre murmure,
Tout habillée, avec terreur,
Je me mets sous ma couverture,
Et la toute la nuit j'ai peur.

J'ATTENDS TOUJOURS.

AIR : de G. Donizetti.

Dans sa course rapide
L'onde fraîche et l'impide
Caresse mon bateau ; (*bis*)
La brise enfle la voile,
Et la dernière étoile
Se réfléchit dans l'eau. (*bis*)

La nuit s'avance,
O mes amours,
Sans espérance,
J'attends toujours,
O mes amours,
O mes amours,
Sans espérance,
J'attends toujours,
Ah ! Ah ! j'attends toujours.

} *Refrain*

Tu m'avais dit courage,
Demain sur le rivage,
A l'heure où le jour fuit, (*bis*)
J'irai seule et pensive,
Et toi près de la rive,
Attends jusqu'à la nuit. (*bis*)
La nuit s'avance, etc.

Sans revoir sans entendre
Ta voix sonore et tendre,
Faut-il quitter ces lieux, (*bis*)
Dieu que la mer est pure,
Et seul dans la nature,
Que nous serons heureux. (*bis*)
La nuit s'avance, etc.

Je ne suis point aimé.

Air : *Moi t'oublier, est-il, etc.*

Adieu, plaisirs ; adieu, douce espérance ;
Séjours rians dont mon cœur fut charmé ;
Ah ! votre vue augmente ma souffrance,
Je dois vous fuir, je ne suis point aimé.

Le doux printemps embellit la nature,
L'oiseau redit son chant accoutumé ;
Mais d'un œil froid je revois la verdure,
Tout me déplaît !... Je ne suis point aimé.

C'est par l'amour que la vie est plus chère,
C'est par l'amour que tout est animé.
Ah ! si du moins il me restait ma mère !
Dirais-je encor : " Je ne suis point aimé ! "

LES PETITS NOMS DE MADELEINE.

AIR : *De la Dame Blanche.*

Oui, Madeleine est une fleur,
De nos fleurs la plus belle,
Un lys est moins blanc qu'elle
Une rose, a moins de fraîcheur....
Aussi, plus d'une châtelaine
Est, dit-on, jalouse en sa cour,
De Madeleine,
Que ses compagnes tour à tour,
Nomment, nomment ; rose d'amour...

Qu'elle soit mise bien ou mal,
Quand on danse au village,
Toujours et sans partage
Elle obtient les honneurs du bal !
Aussi, plus d'une châtelaine,
Est, dit-on jalouse en sa cour,
De Madeleine,
Que tous les garçons d'alentour,
Nomment, nomment : perle d'amour !!

Belle sous un habit de lin,
Elle rendrait, je gage,
Fidèle plus d'un page,
Inconstant plus d'un châtelain !
Aussi, plus d'une châtelaine,

Est, dit-on, jalouse en sa cour,
De Madeleine,
Que tous les seigneurs d'alentour,
Nomment, nomment : reine d'amours !!

Mais elle a mieux, bien mieux encor..
C'est une main mignonne,
Qui, soir et matin, donne,
Et cette main, c'est un trésor !
Aussi, plus d'une châtelaine,
Est, dit-on, jalouse en sa cour,
De Madeleine,
Que tous les pauvres d'alentour,
Nomment, nomment : trésor d'amour !!

ÉLOGE DES CHEVEUX ROUX.

AIR : *J'aime à voir les hirondelles.*

Nous voyons chacun dans ce monde
Avoir ses penchants favoris ;
L'un adore une femme blonde,
Des brunes un autre est épris ;
Les cheveux châtons ont fait naître
Tendres soupirs, aveux bien doux ;
Moi, je vous surprendrai peut-être,
Mais je suis pour les cheveux roux.

En se promenant dans la ville,
A chaque pas on voit marcher.
Des blondes, des brunes par mille !
Les rousses, il faut les chercher.
Suivez-vous gentille brunette,
Vingt jeunes gens font comme vous ;
Mais on voit plus souvent seulette
La jeune fille aux cheveux roux.

Tarquin adorait de Lucrèce
L'air noble, le nez aquilin ;
Catulle aimait de sa maîtresse
Le joli bras et l'air malin ;
Ce fut pour les beaux yeux d'un père
Qu'Hélène trompa son époux ;
Mais Antoine de Cléopâtre
Aimait surtout les cheveux roux.

S'il faut en croire un vieil adage,
Les yeux sont le miroir du cœur ;
Les cheveux prouvent davantage,
Et je juge sur leur couleur :
La blonde est souvent nonchalante,
La brune se met en courroux ;
Mais l'âme doit être brûlante
Lorsque l'on a les cheveux roux.



LE RETOUR.

AIR : *Après trente ans.*

Je te revois, mais tu n'es plus la même !
Entre nous deux que s'est-il donc passé !
Après de moi, ta froideur est extrême,
Tes yeux distraits, ton air embarrassé.
Pour oublier les ennuis de l'absence,
A te revoir quand j'ai su parvenir,
Si tu n'as plus que de l'indifférence...
Devais-tu donc me laisser revenir !

Quoique éloigné, je te voyais sans cesse ;
Ton souvenir me suivait en tous lieux ;
Je te rêvais me prouvant ta tendresse,
Me répétant le plus doux des aveux ;
Je te voyais encor versant des larmes
Quand il fallut loin de toi me bannir !...
L'illusion du moins avait des charmes...
Devais-tu donc me laisser revenir !

Tu n'aimes plus... Mais quel trouble t'agite ?
Ton front rougit, j'entends trembler ta voix ;
Plus oppressé déjà ton sein palpite,
Et ton regard devient comme autrefois.
Mais, ô douleur !... un autre amour t'enchaîne...
Ce doux regard, je n'ai pu l'obtenir !
Ah ! pour me faire éprouver tant de peine,
Devais-tu donc me laisser revenir !

LA VIERGE AUX OISEAUX.

AIR : *J'entends la cloche de Volney.*

Par un de ses beaux soir d'automne,
Où sur les feuillages rouillés,
Le soleil pose une couronne
De pourpre et de rayons mouillés :
Berthe s'en va sur la colline,
Ses doigts couverts de fins chamois.
A son cou blanc portant hermine
Pour conjurer les premiers froids :
Et l'on entend douces phrases
Jaillir en gerbes de son chant,
Dans les roses et les topazes
Du soleil couchant, du soleil couchant.

Tournés vers la voute céleste,
Ses yeux en reflètent l'azur,
Les biches ont le pied moins leste,
Les mules ont le pas moins sur.
Comme un ormeau jauni qui plonge,
Ses longs rameaux dans le saphir,
Dans l'ombre du soir qui s'allonge
Vous voyez son ombre grandir.
Et l'on entend, etc.

Elle mêle à sa chevelure,
La châene d'or avec ses glands,

Et, dernier don de la nature,
Des arbrisseaux les fruits sanglants
Si bien qu'elle a comme un cortège,
De grives, merles et pinsons ;
D'oiseaux nourris pendant qu'il neige
Par ses fruits rouges des buissons.
Et l'on entend, etc.

Or, voila ce qui nous arrive,
De ces chants dispersés dans l'air :
Dieu ! que le petit oiseau vive
Et passe chaudement l'hiver !
Préservez le de la gelée
Et des ouragans de la nuit,
Afin qu'il revoie étoilée
La branche en fleur où fut son nid.
Et l'on entend, etc.

La nuit des cimes s'élance,
Comme un croissant de diamans,
La nuit d'étoiles ensemence
Les vastes champs des cieux dormans :
La voix de Berthe dans l'espace,
Se mêle au cadence du ciel ;
Son ombre descend et s'efface
Au seuil du logis maternel.
On croit toujours ouïr ses phrases
Jaillir en gerdes de son chant,
Dans les roses et les topazes
Du soleil couchant, du soleil couchant.

LE CHIEN DE L'INVALIDE

Air : *Dans un grenier.*

Autour d'un brave une foule se presse
Ses nobles yeux ont perdu la clarté,
Un pauvre chien le conduit le caresse.
Et le préfère aux grands qui l'ont flatté,
Du vieux soldat qui le choisit pour guide,
Il sait aussi conserver la fierté ;
Ah ! respectons le chien de l'invalidé, } (bis)
Ah ! respectons le chien de l'invalidé.

Ne pensez pas que jamais il s'oublie.
Il ne veut pas du pain de la pitié,
Il le prendrait d'une main ennemie
Si le vieillard en voulait la moitié,
Un seul besoin pourrait le rendre avide,
Celui qu'éprouve une pure amitié ;
Ah ! respectons, etc.

Comme son maître à travers la mitraille
Le bon Médor cent fois s'est élancé,
Et comme lui sur le champs de bataille
Le même jour on le trouva blessé,
Son œil de feu devient sombre et timide,
S'il ne voit plus l'ami qui l'a pansé ;
Ah ! respectons, etc.

LE CHANT DU CROATE.

Air : *Connu*

Tu n'as plus ni mors ni selles !
Fends l'espace ! ô mon coursier !
Fuis ! galoppe ! prends tes ailes !
Vole avec ton cavalier !
Vois déjà le sol poudroie !
Mon fouet claque, oh ! sois sans peur !
Loin de nous laissant sa proie,
Fuis le loup plein de terreur !

Comme une ombre les nuages
Disparaissent à nos yeux !
Va ! des vents et des orages
N'es-tu pas victorieux !
Vole, vole avec la brise !
Vite ! Allons ! plus vite encor !
Et qu'à peine je maîtrise
Ton ardeur et ton sor !

Mais dans la forêt noire,
Une auberge m'apparaît
Halte ! point d'humeur chagrine,
Mon coursier ! soyons discret !
En ces lieux ma fiancée,
Me conserve son amour,
Elle attend, l'âme oppressée
Depuis l'aube mon retour !

ROATE.

s !
rsier !
ailes !

ans peur !

!

or !

ne,
!

Rési ! Rési ! toi que j'aime !
Quoi ! tu ne m'entends donc pas !
Me voici mon bien suprême !
Viens ! je vole dans tes bras !
C'est l'enfant de la Hongrie !
C'est l'idole de ton cœur !
C'est janos, o ma chérie !
Viens lui rendre le bonheur.

LA FILLE DU REGIMENT.

AIR : *Connu.*

Il faut partir mes bons compagnons d'armes,
Désormais, loin de vous m'enfuir,
Mais par pitié cachez moi bien vos larmes
Vos regrets pour mon cœur, hélas, ont trop de charmes,
Il faut partir, il faut partir,
Ah ! par pitié, par pitié cachez vos l'armes,
Adieu, Adieu, Adieu, il faut partir.

Il faut partir, Adieu vous que dès mon enfance,
Sans peine j'appris à chérir,
Vous, dont j'ai partagé le plaisir, la souffrance ;
Au lieu d'un vrai bonheur on m'offre l'opulence,
Il faut partir, il faut partir,
Ah ! par pitié cachez-moi votre souffrance,
Adieu, Adieu, Adieu, il faut partir.

LA BONNE MERE.

AIR : *Tournez, fuseaux légers.*

Un soir une jeune mère
Disait, près de deux berceaux :
" Mes chers enfants, sur la terre
" Je crains pour vous bien des maux !
" Votre cœur exempt d'envie
" Aux passions de la vie
" Un jour, hélas s'ouvrira...
" Mais tandis qu'il les ignore,
" Enfants chéris, dormez encore,
" Dormez encore jusque-là.

" En débutant dans le monde,
" Tout y charmera vos yeux ;
" Vous ne verrez à la ronde
" Que des gens officieux ;
" On nous fait, dans la jeunesse,
" Bon accueil, tendre caresse ;
" Jadis cela m'aveugla !
" Mais le charme s'évapore...
" Enfants chéris, dormez encore,
" Dormez encore jusque-là.

" Toi, ma fille, quoique sage,
" Tu te laisseras charmer ;
" Toi, mon fils, dans ton jeune âge,
" Tu trouveras doux d'aimer :

3.

égers.

:

erre

s maux !

ore,

e,

re,

âg^a,

“ Temps heureux de l'innocence
“ Où l'on croit à la constance !
“ Mais on est, malgré cela,
“ Trahi par ce qu'on adore...
“ Enfants chéris, dormez encore,
“ Dormez encore jusque-là.

“ Vous verrez que le mérite
“ Sait rarement parvenir,
“ Que l'intrigue va plus vite,
“ Que l'or fait tout obtenir ;
“ Vous verrez la jalousie
“ Au talent porter envie,
“ Et puis on encensera
“ Un sot qu'un titre décore...
“ Enfants chéris, dormez encore.
“ Dormez encore jusque-là.

“ Mais, non, j'en ai l'espérance,
“ Les hommes deviendront bons ;
“ De vertus de tolérance,
“ Ils donneront des leçons ;
“ On trouvera sur la terre
“ Amitié pure et sincère ;
“ La justice en chassera
“ Tous les maux que fit Pandore...
“ Enfants chéris, dormez encore.
“ Dormez encore jusque-là.”

LES CLOCHES DU SOIR.

Mélodie.

Quand les cloches du soir dans leur lente volée
Feront descendre l'heure au fond de la vallée,
Quand tu n'auras d'amis ni d'amour près de toi
Quand tu n'auras d'amis ni d'amour près de toi,
Pense à moi, pense à moi.

Car les cloches du soir avec leur voix sonore,
A ton cœur solitaire iront parler encore
Et l'air fera vibrer ces mots autour de toi
Et l'air fera vibrer ces mots autour de toi,
Aime moi, aime moi.

Si les cloches du soir réveillent tes alarmes
Demande au temps ému qui passe entre vos l'armes
Le temps dira toujours qu'il n'a trouvé que toi
Le temps dira toujours qu'il n'a trouvé que toi,
Près de moi, près de moi.

Quand les cloches du soir si tristes dans l'absence
Tinteront sur mon cœur ivre de ta présence
Ah ! c'est le chant du soir qui sonnera pour toi,
Ah ! c'est le chant du soir qui sonnera pour toi,
Et pour moi, et pour moi.

LE SOLDAT EN GOGUETTES.

AIR : *J'ai de l'argent.*

J'suis en fonds, (bis)
Chantons, rions et *bouffons* ;
J'suis en fonds, (bis)
En avant les carafons !

Camarad's, vous saurez donc
Que de ma tant' c'est un don,
Dix écus, ni moins, ni plus,
Qu'elle m'envoie en *quibus* !
J'suis en fonds, etc.

Sergent, caporal, et vous,
Tambours, venez avec nous ;
Je voudrais dans ce moment
Regaler tout l'régiment.
J'suis en fonds, etc.

J'ai reçu ce boursicot
Avec un gilet d'tricot ;
Pour que l' régal soit complet,
Nous mangerons le gilet.
J'suis en fonds, etc.

Si ma tant' ne m' donn' plus rien.
J'ai mon oncle, il a du bien !...
Et j'aim' trop les restaurants

Pour oublier mes parents.
J'suis en fonds, etc.

Garçon, mettez, sans retard,
Du suc' dans l'om'lette au lard ;
Et soignez le bain de pied
Du p'tit verr' de l'amitié.
J'suis en fonds, etc.

On doit se battre demain :
Jurons, le verre à la main,
Pour mieux vexer l'étranger,
De tout boire et d'tout manger,
J' suis en fonds, etc.

En guerr' le métier d' soldat
Est vraiment un bel état ;
Un boulet peut nous r'lancer !
C'n'est pas la pein' d'amasser.
J' suis en fonds, etc.

Si l'canon m'aigu' mon renvoi,
Camarad's, promettez-moi
A ma santé d'boire encor,
Même après que je s'rai mort.

J'suis en fonds, (bis)
Chantons, rions et bouffons ;
J'suis en fonds, (bis)
En avant les carafons !

LE DÉSIR ET L'ESPERANCE.

AIR : *Te souvient-il de nos beaux jours ?*

On a quelquefois confondu
Deux sentiments qui, dès l'enfance,
Par leurs charmes ont suspendu
Les ennuis de notre existence :
L'un est précurseur du plaisir,
Et l'autre naît de la souffrance ;
Le premier fut nommé désir,
Et le second est l'espérance.

Pour le pauvre dans son réduit
Ces deux sentiments ont des charmes ;
Le désir parfois le réduit,
L'espérance sèche ses larmes :
En amour l'un fait réussir,
Vers l'amitié l'autre s'élance ;
Le plus heureux c'est le désir,
Mais le plus doux c'est l'espérance.

Au dernier jour, lorsque le temps
Guidera la Parque cruelle,
De ces aimables sentiments
Un seule nous restera fidèle :
Dès que la mort vient nous saisir,
Adieu grandeur, beauté, puissance ;
Nous perdons aussi le désir,
Mais nous emportons l'espérance.

CHANT DU, VOYAGEUR CANADIEN.

AIR *Connu.*

Derrière chez nous y'a t'un étang,
En Roulant ma boule,
Trois beaux canards s'en vont baignant,
Rouli Roulant,
Ma boule roulant
En roulant ma boule roulant
En Roulant ma boule.

Le fils du roi s'en va chassant,
En Roulant ma boule;
Avec son grand fusil d'argent,
Rouli roulant
Ma boule roulant
En roulant ma boule roulant
En roulant ma boule.

Visa le noir, tua le blanc,
En roulant ma boule ;
O fils du roi tu es méchant,
Rouli roulant
Ma boule roulant
En roulant ma boule roulant
En roulant ma boule.

D'avoir tué mon canard blanc,
En roulant ma boule ;
Par dessous l'aile, il perd son sang.

NADIEN.

Rouli roulant
Ma boule roulant
En roulant ma boule roulant
En roulant ma boule :

Par les yeux lui sort des diamans,
En roulant ma boule ;
Et par le bec l'or et l'argent,
Rouli roulant
Ma boule roulant
En roulant ma boule roulant
En roulant ma boule.

Toutes ses plum' s'en vont au vent,
En roulant ma boule ;
Trois dams' s'en vont les ramassant,
Rouli roulant
Ma boule roulant
En roulant ma boule roulant
En roulant ma boule.

C'est pour en faire un lit de camp,
En roulant ma boule ;
Pour y coucher tous les passans,
Rouli roulant
Ma boule roulant
En roulant ma boule roulant
En roulant ma boule.

LE CHANT D'UN PREUX

RÉCITATIF

Que ce séjour plaît à mon âme !
Sur ce vieux chêne j'ai gravé
Des vers en l'honneur de ma dame,
Souvenir de l'amour qu'en tes lieux j'ai gravé !
Mais il m'anime encor...Plein de sa douce image,
Traçons ici mes secrets sentiments ;
Qu'un jour au moins sous cet épais feuillage
Elle retrouve mes serments...

STANCES.

AIR : *Pentends dans nos montagnes.*

Amour de ma patrie
Fait palpiter mon cœur,
Amour de mon amie
Me donne le bonheur.
Ce cœur qui les rassemble
N'en veut jamais guérir :
Quand on doit vivre ensemble } (bis.)
Ensemble il faut mourir.

Si la gloire m'appelle,
Je combats sans effroi ;
Quand je revois ma belle,
Je sens un doux émoi ;

Ma dame, ma patrie,
Veut toujours vous chérir ;
Sans honneur, sans amie,
On n'a plus qu'à mourir

S'il mordait la poussière,
Ne pleurez pas le preux ;
Une noble carrière
Fut l'objet de ses vœux,
Pour sa fidèle amie
Trouvait doux de souffrir,
Pour sa belle patrie
Trouva doux de mourir.

SOUVENIRS D'AUVERGNE.

AIR : Bons habitants du village.

Solitaires campagnes,
Séjour de la candeur,
Auvergne, tès montagnes
Convenaient à mon cœur.
Pour la bruyante ville
Avec regret je pars ;
Adieu, séjour tranquille,
Adieu, bons montagnards.

J'ai vu la Roche-Blanche,
Et dans Saint-Saturnin
J'ai dansé le dimanche
Au son du tambourin ;
Dans de belles prairies
J'ai vu d'heureux vieillards,
Et des filles jolies
Chez les bons montagnards.

Talende, où la nature
Mit de si frais ruisseaux,
J'ai vu ta source pure
Et tes rians coteaux ;
Où s'élève un village
J'ai vu de vieux remparts !
Du passé seule image
Qui reste aux montagnards !

L'émule de Virgile
N'était qu'un Auvergnat,
J'ai salué Delille
Au bourg de Chanonat ;
J'ai sur le Puy-de-Dôme
Affronté les hasards,
Et dormi sous le chaume
De ses bons montagnards.

Adieu, riche Limagne,
Rives de l'Allier

Adieu, belle montagne,
Et toit hospitalier.
Franchissant la distance,
Mon cœur et mes regards
Souvent, en souvenance,
Verront vos montagnards.

LA PLUME.

AIR : *Sol canadien.*

A la plume rendons hommage,
Nous envions tous ses faveurs ;
Heureux qui sais en faire usage
Sans en éprouver les rigueurs !
On souffre quand un sot la guide,
Mais le ciel forme peu d'élus ;
Plume de Racine et d'Ovide,
Hélas ! on ne vous taille plus.

Changeant de ton comme de maître,
Servant et l'intrigue et l'amour,
Combien d'écrits elle a fait naître
Qui n'ont pas duré plus d'un jour !
Elle a tracé mainte bévée,
Fruit du despotisme irrité ;

Mais trop rarement on l'a vue
Conduite par la vérité.

Honneur à la plume fidèle
Qui du peuple défend les droits,
Et dans une page immortelle
Pour le pauvre élève la voix !
Honte à celle qui se partage,
Qui pour de l'or se vend soudain,
Et qu'on voit changer de langage
Sans pour cela changer de main !

Sur la beauté qu'elle caresse
Souvent la plume nous séduit ;
Pour exprimer notre tendresse,
La plume aisément se conduit.
Cédant aux désirs qu'elle allume,
Si l'on couronne notre ardeur,
Parfois c'est encor sur la plume
Que nous connaissons le bonheur.

Puisse quelque plume nous rendre
Molière, Voltaire, Rousseau !
Puisse-t-elle à l'instant se fendre
Pour qui dénigre son berceau !
Et vous, auteurs de cent volumes,
Ecrits pour engourdir nos sens,
De grâce, ne taillez vos plumes
Que pour faire des cure-dents !

L'ETOILE.

AIR *Comm.*

La mer est belle, vois là-bas,
Vois ma sœur notre barque neuve,
Qui va cingler vers TERRENEUVE,
C'est bien loin, mais, ne pleure pas,
Dans trois mois, ici ma Thérèse,
Oh ! jure moi que tu viendras, que tu viendras ;
Vois si du haut de la falaise
Au loin en mer tu ne me verras pas,
Voir si du haut de la falaise,
En mer tu ne me verras pas.

Elle promet trois mois après,
Trois mois après sur la falaise,
Accourait la blonde Thérèse,
Pour ce beau jour parée exprès,
La brise épanchait son haleine ;
Georges c'est toi, tu reviendras, tu reviendras,
Mais, rien, non rien, sur l'humide plaine,
Ce soir, hélas ! je ne te verrai pas,
Mais rien, non rien, sur l'humide plaine,
Ce soir, je ne te verrai pas.

Cependant l'heure s'écoulait
La nuit couvrait l'eau de son voile,

Thérèse aperçut une étoile,
Qui soudain au ciel noir filait
Vers le port quittant la falaise
Elle accourt en tendant les bras, en tendant les bras
C'était son étoile ô Thérèse,
Ce soir, hélas ! tu ne le verras pas
C'était son étoile, ô Thérèse
Ce soir, tu ne le verras pas.

LES AVEUX.

Air : *Le jeune Edmond allait, etc.*

Te souviens-tu de ce jour plein de charmes
Où te faisant l'aveu de mon amour,
Je te jurai pour calmer tes alarmes
De te payer un tendre retour ?
Eh ! bien pourtant je voulus le soir même,
Par mes sermens séduire un autre cœur,
Car en amour, moi, voilà mon système
On est trompé si l'on n'est pas trompeur.

Rappelle-toi l'instant où de ta bouche
Je recueillis le plus doux des aveux !
Pour l'obtenir, de ta vertu farouche
J'avais voulu m'immoler à tes yeux !
Tu crus alors mon désespoir extrême ;

Mais je riais tout bas de ton erreur,
Car en amour, &c.

Quand je feignis de la trouver moins tendre,
Et t'accablai de mes transports jaloux,
Quand je partis sans vouloir rien attendre,
C'est qu'autre part j'avais un rendez-vous.
Si j'employai ce rusé stratagème,
C'était encor pour conserver ton cœur,
Car en amour, &c.

Ah ! mon ami que ce discours m'enchanté !
Quoi... cet amour pour vous n'était qu'un jeu ?
Vous me trompiez, que mon âme est contente !
A votre tour écoutez mon aveu :
Depuis longtemps je vous trompais de même ;
Mais je voulais vous laisser votre erreur,
Car en amour, j'ai le même système :
On est trompé si l'on n'est pas trompeur.

NE FUIS PAS.

AIR *Connu.*

Où vas-tu Marguerite ?
Le ciel est pur ce soir :
Ne t'en vas pas si vite,
Près de moi viens t'asseoir.

Pour nous tout bruit menre,
Hors le doux bruit du cœur...
La cloche a sonné l'heure
Que l'on donne au bonhour....
Ne fuis pas, Marguerite ;
Cette heure a tant d'appas ;
Au bonheur tout t'invite,
Marguerite, ne fuis pas !

Vois la tendre pervenche,
S'incliner vers sa sœur ;
Vers ce bruit, sous la branche
Lève ton front rêveur...
Tout émue et surprise,
Tremblante tour à tour,
Ta voix dit : c'est la brise...
Mon cœur dit : c'est l'amour.
Oh reste Marguerite &c.,

Ces fleurs que tu vois naître,
Nos trésors d'aujourd'hui,
Ne seront plus peut-être,
Dès que l'ombre aura fui.
Te voilà, jeune et belle,
Mais le temps va toujours...
Ne peut-il d'un coup d'aile,
Emporter nos beaux jours ?...
Reste encore Marguerite &c.,

NE PENSE QU'A DIEU.

AIR *Connu.*

Petit enfant repose,
Qu'un paisible sommeil
Sur ta paupière rose
Pèse jusqu'au réveil.
Reste dans ton aurore,
Sur la route ici bas,
Il n'est pas temps encore,
D'y conduire tes pas ;
Dors, et laisse la terre,
Petit ange à l'œil bleu,
Dors, et rêve à ta mère,
Et ne pense qu'à Dieu !

Par l'ange protégée,
Dessous son aile d'or
Reste toujours cachée,
Ne prends pas ton essor :
Quand sur le sol vulgaire,
Ton pied se posera,
Suis sa voix tutélaire
Qui te dirigera,
Dors, et laisse la terre, etc.

La vie a trop d'orages
Pour toi, frêle arbrisseau,
Le ciel trop de nuages,
Reste dans ton berceau ;

Petite fleur timide,
Que ton calice d'or,
Ta corolle limpide,
Ne s'ouvrent pas encor.
Dors, et laisse la terre, etc.

LES BRISES DU SOIR.

Air : Lise ma douce amie :

Quand les brises du soir
Caressent nos campagnes,
Au penchant des Montagnes
Qu'il est doux de s'asseoir ;
Tout est calme dans la nature
Voici le moment enchanteur,
Où l'on peut rêver le bonheur
Et jouir d'une ivresse pure,

Quelquefois du rivage
S'éveille au doux bruit des concerts,
Et ces chants montent dans les airs
Avec les parfums du bocage ;
Quand les brises du soir &c.,

Alors un sentiment plus tendre
Anime et fait battre le cœur,
Alors déposant sa rigueur
L'amour ne se fait plus attendre ;
Quand les brises du soir &c.,

LA JEUNE FILLE.

AIR : *Du Carnaval de venise.*

Depuis que j'ai quinze ans
Mon cœur soupire,
Tout agite mes sens
C'est un martyr ;
Venez petits amours,
Venez charmer mes jours.

Les chagrins, les soucis
Sont mon partage,
Je souffre, je languis,
Je perds courage ;
Venez petits amours,
Venez charmer mes jours.

Faut-il en vains désirs
Passer ma vie,
A jouir des plaisirs
Tout me convie,
Venez petits amours,
Venez charmer mes jours.

Vous seuls pouvez, hélas !
Me rendre heureuse ;
Portez ici vos pas,

Troupe joyeuse ?
Venez petits amours,
Venez charmer mes jours.

LES OUVRIERS DU TOUR DE FRANCE.

AIR : *Je ne veux plus être fidèle.*

Ainsi qu'un papillon volage,
L'aimable ouvrier voyageur,
Toujours galant dans son langage,
Sait voltiger de fleur en fleur.
Beauté dont l'âme est attendrie,
Prends garde, il saura te toucher...
Chantons l'amour de la patrie,
Le temps viendra nous rapprocher.

Partout l'honneur nous accompagne,
Ne manquons pas à nos serments ;
Chacun rejoindra sa compagne,
En voyant finir ses tourments
Nous allons revoir la prairie ;
Notre mère et le vieux clocher....
Chantons l'amour de la patrie,
Le temps viendra nous rapprocher.

Amis, patience et courage,
L'artisan aura ses beaux jours ;

RANCE.

On perd son bien dans un naufrage,
Le vrai talent reste toujours.
Propagateurs de l'industrie,
Avec le siècle il faut marcher...
Chantons l'amour de la patrie,
Le temps viendra nous rapprocher.

Le plus beau pays, c'est la France,
Les étrangers en sont jaloux,
Partons guidés par l'espérance,
Le Dieu du peuple est avec nous.
Pour les absents là-bas on prie,
De doux nœuds vont nous attacher...
Chantons l'amour de la patrie,
Le temps viendra nous rapprocher.

UN PAS VERS LES CIEUX.

AIR *Connu.*

Tu vois mon fils !... un pauvre passe...
Tiens ! dit la mère et sans retard
Cours droit à lui donne avec grâce,
Et chapeau bas c'est un vieillard !
Tête blonde et légère,
Idole de mes yeux,
Un bienfait sur la terre
Est un pas vers les cieux.

Oui ! de bonne heure apprend l'aumône,
Sainte vertu qui chaque jour
Si peu de chose que l'on donne,
Fait près de nous germer l'amour !
Ton ange tutélaire
En sera tout joyeux,
Un bienfait sur la terre
Est un pas vers les cieux !

Si Dieu t'appelle à la richesse,
Laisse à ton cœur un libre essor !
S'il te réserve la détresse,
Oh ! donne moins, mais donne encor !
Et du chant de ta mère
Souvient toi, jeune ou vieux
Un bienfait sur la terre
Est un pas vers les cieux.

INÉSILLE.

AIR : *Sous ma mantille.*

La charmante fille
Qui charme mon cœur,
C'est mon Inésille,
Mon bien, mon bonheur.
Cette compagne,
Qui m'accompagne,
Au ciel d'Espagne
Reçut le jour.

Vive, piquante
Joyeuse, aimante,
Elle m'enchanté
Par ses propos ;
C'est mon idole,
Dont je raffole
Qui me console
De tous mes maux.

Je vois ma vie,
Digne d'envie,
Couler suivie
A ses genoux ;
Car les années
Sont des journées
Qui, fortunées,
Passent pour nous.

Son frais visage,
Son doux langage,
Son fin corsage,
Ses longs cheveux
Sous sa mantille,
Noire charmille,
Le feu qui brille
Dans ses beaux yeux.

Sa main si blanche,
Son front qui penche,
Sa gaîté franche,

Son fin souris,
De sa tendresse
La folle ivresse,
Forment sans cesse
Mon paradis.

LES REGRETS D'UN PÈRE.

AIR : *La Brigantine.*

Trop courte vie,
Pleurs superflus ;
Fille chérie,
Tu n'es donc plus !
Pour elle, Marie
Pour nous priez Dieu !
Fille chérie,
Mathilde, ! Adieu ! } (bis.)

La mort t'appelle,
Tu lui souris,
Et sur son aile,
T'évanouis
Pour elle, Marie, &c.

Ton pauvre père
Reste à gémir,
Ta tendre mère

Reste à languir !
Pour elle, Marie, &c.

Si je succombe,
En vains désirs,
Près de ta tombe,
Vois Mes soupirs !
Pour elle, Marie, &c.

Notre prière
Sera l'écho,
Du Sanctuaire
Et du Tombeau !
Pour elle, Marie, &c.

Toi, sa couronne,
Toi, son appui,
Grand Dieu, pardonne,
Pardonne-lui !
Pour elle, Marie, &c.

Jeune et fidèle,
Jusqu'à la fin,
Gloire Eternelle,
Soit son destin !
Pour elle, Marie, &c.

LA PRIERE DU MATIN.

Air : Te souvient-il ma belle.

Toi qui donnes la vie
Aux simples fleurs des champs,
Beau soleil du printemps,
Veille sur mon amie,
Sois doux, chaque matin,
A celle que j'adore :
Doux, depuis ton aurore,
Jusques à ton déclin.

Hâte pour la surprendre,
Le tilleul, le lilas,
Fais, pour ses premiers pas,
Croître une herbe plus tendre
Et vous, gentils oiseaux,
Sous le naissant feuillage,
Repassez au bocage,
Tous vos airs les plus beaux.

Matineuse alouette,
Au terrestre séjour,
Chante aussi ton amour :
Imite la fauvette,
Quand tu fuis vers les cieux,
Songe que, sur la terre,
Tes chants pourraient distraire
Quelqu'amant malheureux.

LE SOLDAT LABOUREUR.

Air : *Dis-moi soldat, &c.*

Où l'on ma vu du couchant à l'aurore
De vos héros accompagner les pas ;
Pour mon pays s'il le fallait encore
Demain j'irais affronter le trépas
Mais las de gloire et de ses pompes vaines
Et revenant à mes premiers penchans
Je veux goûter après de longues peines
La Paix, la douce paix, la paix des champs.

Espoir déçu ! du sein de la poussière
Brille soudain à mes yeux effrayés
D'un vieux soldats la dépouille guerrière
Qu'aveo douleur je contemple à mes pieds !
Quels souvenirs m'ont rappelé ces armes !
Qu'ils sont amers hélas qu'il sont touchants !
Pour moi sitôt perdrait-elle ses charmes
La paix, la douce paix, la paix des champs ?

Pourquoi ces pleurs ! dans mon obscur asile
Sans murmurer d'un destin rigoureux
Ne puis-je encor à la France être utile
Et retrouver quelque jours plus heureux ?
Si les exploits de ma libre jeunesse
Sont sans pitié flétris par les méchans
Qu'on laisse au moins à mon humble vieillesse
La paix, la douce paix, la paix des champs.

LA MARGUERITE.

AIR : *Humble cabane de mon père.*

Oh ! conservez la Marguerite,
Humble fleur, symbole d'amour ;
En l'effeuillant, pauvre petite,
Hélas ! elle n'aurait qu'un jour.

Pitié donc, oh ! pitié pour celle
Qui vient dans l'arrière-saison.
Retenez votre main cruelle,
A vous appelez la raison.

Le doute glace la pensée,
Ne doutez dont plus, c'est mourir.
L'âme que l'amour a blessée
D'espérance doit se nourrir.

Oh ! conservez la Marguerite,
Humble fleur, symbole d'amour ;
En l'effeuillant, pauvre petite,
Hélas ! elle n'aurait qu'un jour.

Pourquoi dépouiller sa carolle
Des fleurons qui l'ornent si bien,
En perdant la blanche auréole
Marguerite ne dit plus rien.

Oh ! conservez la Marguerite,
Humble fleur, symbole d'amour
En l'effeuillant, pauvre petite
Hélas ! elle n'aurait qu'un jour.

SILVIO PELLICO.

Au spielberg.

Hélas ! dans ma prison,
Brise à la fraîche haleine,
Quand tu viens m'annoncer
Le doux retour des fleurs,
Quand tu viens m'apporter,
Les parfums de la plaine,
Tu réveilles en moi de nouvelles douleurs !...
Je le sais, du printemps, ton haleine est remplie,...
Et ton aile a passé.....sur des gazons fleuris...
Mais pourquoi n'es-tu pas ma brise d'Italie !...
L'air embaumé, l'air embaumé de mon pays !...
Ah ! pourquoi n'es-tu pas l'air embaumé de mon pays !

Hélas ! dans ma prison, quand d'un ciel, sans nuage,
Glisse un rayon plus pur, comme un regard ami,
Loin de me consoler, je perds bientôt courage...
Je sens des pleurs venir ; et mon cœur a gémi !
En voyant ce beau ciel non jamais je n'oublie
Qu'il n'est qu'un ciel, un seul, pour les pauvres proscrits
Ah pourquoi n'es-tu pas mon beau ciel d'Italie

~~~~~  
Le ciel aimé, le ciel aimé de mon pays....  
Ah ! pourquoi n'es-tu pas le ciel aimé de mon pays.

Hélas ! dans ma prison, parfois, lorsque je rêve,  
Un songe, cet ami de mon sommeil léger,  
Me dit que je suis libre, et que mon mal s'achève....  
Que j'ai ma liberté...sur un sol étranger !...  
Sur un sol étranger !...Oh ! je vous en supplie,  
Mon Dieu ! je ne veux pas être libre à ce prix...  
Qu'on me donne plutôt des fers en Italie  
Je veux mourir, je veux mourir dans mon pays !...  
Je veux mourir, je veux mourir dans mon pays !

---

### LE CUISINIER.

AIR : *De Céline.*

L'amour au foyer de la broche  
Souvent alluma son flambeau ;  
Jadis, tranquille et sans reproche,  
Je ne pensais qu'à mon fourneau :  
Mais quand, tout entier à l'ouvrage,  
Des réchauds je bravais l'ardeur,  
Le feu qui brûlait mon visage  
A pénétré jusqu'à mon cœur.



**TA MAIN.**

*AIR Connue.*

Partout, l'on vante  
Ton œil d'azur,  
Ta voix charmante,  
Ton front si pur !  
Mais, moi j'adore,  
Ange divin,  
Bien plus encore  
Ta blanche main  
Ta main, ta main, ta blanche main.

Pourquoi cacher tes doigts d'ivoire  
Sous des anneaux vains ornements !  
Ta main blanche, tu peux m'en croire  
N'a pas besoin de diamens,  
N'a pas besoin de diamens.  
Partout &c.

On donnerait, dans son ivresse,  
Passé, présent et le lendemain,  
Rêves de gloire et de jeunesse  
Pour un instant presser ta main,  
Pour un instant presser ta main.  
Partout &c,

Heureux celui dont l'âme espère,  
Avec ta main avoir ton cœur !

Mais c'est un vœu bien téméraire ;  
C'est demander trop de bonheur,  
C'est demander trop de bonheur.  
Partout &c.

---

### LE HAMEAU.

AIR : *Du chalet suisse de masini.*

Aux lieux temoins de mon enfance,  
Lieux si chers au souvenir !  
Aux lieux temoins de sa naissance, (*bis*)  
Qu'il est doux de revenir (*bis*)  
Qu'il est doux de revenir mourir !  
Voici là bas, voici la plaine,  
Où jadis, fuyant les leçons  
Assis à l'ombre du vieux chêne,  
J'ai fait mes premières chansons (*bis*)  
Aux lieux &c.

Voici notre Eglise où ma mère,  
Me menait prier chaque soir.  
Que d'amis dans le cimetière,  
Et qui m'avaient dit : au revoir ! (*bis*)  
Aux lieux &c.

Voici ma chaumière adorée,  
Là-bas, au pied du vert coteau:  
D'aubépine encore entourée,  
Comme à mon départ du hameau ! (*bis*)  
Aux lieux &c.

Je suis semblable aux hirondelles :  
J'y porte de pays lointains,  
Au toit où j'essayai mes ailes  
Et mon amour et mes refrains ! (*bis*)  
Aux lieux &c.

A VOUS QUE J'AIME.

Air : *L'écho des Alpes.*

A vous, vous que j'aime,  
Hélas ! en secret,  
Tout ce qu'au ciel même  
Dieu vous donnerait !  
A vous l'avenir  
Exempt de souffrance ;  
Après l'espérance,  
Au doux souvenir.

Et dans vos amours,  
Pure et sainte flamme,  
Pour votre âme, une âme,  
La même toujours !  
A vous l'avenir &c.

Et puis, dans les cieux  
Où plus rien ne change  
Les ailes d'un ange  
Au vol radieux !  
A vous l'avenir &c.

LA BATELIÈRE AU LAC DE BIENNE.

AIR : *Jeannette est une brune &c.*

Batelière gentille,  
Voguons, le ciel est beau ;  
Sur le lac qui scintille,  
Fais glisser ton bateau.  
Venez, répondit-elle,  
O joyeux passager !  
Venez dans ma nacelle,  
Le vent souffle léger.

Mais bientôt la tempête  
Agitant le lac pur,  
Et grondant sur leur tête,  
Trouble les flots d'azur ;  
L'étranger désespère  
De pouvoir aborder.  
Ah ! dit la batelière,  
Je réponds du danger.

Ici, mon bon génie  
Veilla toujours sur moi :  
Tous les jours je le prie,  
Car en lui seul j'ai foi.  
Bravant les noirs présages  
De l'éclair menaçant,  
Au milieu des orages  
Je vais toujours chantant.

BIENNE.

re.

## LES PIGEONS.

Air : *Vous voulez me faire chanter.*

Qu'ils sont aimables ces oiseaux  
Si renommés pour la constance,  
Brûlant toujours de feux nouveaux,  
Leur cœur est rempli d'innocence,  
L'amour se plut à les former,  
Mais par un destin bien étrange  
L'un veut qu'ils vivent pour s'aimer,  
Et l'autre pour vivre les mange.

En vain parmi leurs défenseurs,  
Il existe un savant aimable,  
Un peuple affamé de chasseurs  
Leur fait une guerre implacable,  
Leur amitié pure et sans art  
Attendrait un cœur de roche :  
Venus les attèle à son char,  
Et Comus les met à la broche

J'en ai vu deux que Céladon,  
Sans doute aurait pris pour modèle :  
Le destin leur avait fait don  
D'une âme brûlante et fidèle,  
Le couple un matin s'égara,  
Et chez un traiteur que je note,  
Le soir un gourmet rencontra  
Mes deux amoureux en compote.

Pour porter son billet d'amour  
Lise en avait un plein d'adresse,  
Mais son jaloux surprit un jour  
Ce beau messenger de tendresse ;  
Et pour étouffer le secret,  
Hélas d'une main assassine,  
Il mit en poche le billet  
Et le porteur en crapaudine.

En un mot ces êtres charmans,  
Que Venus caresse et protège,  
Près des amans et des gourmands  
Ont un aimable privilège:  
Concluons, nous qui les mangeons,  
Que malgré leur tendre délire  
Les amoureux et les pigeons  
Se laissent plumer sans rien dire.

### L'ASTROLOGUE.

Air: *Vous n'êtes plus petite fille.*

Il était sous Charles septième  
Ce qu'on ne verra de sitôt,  
Un grand Devin dont l'art suprême  
Jamais ne restait en défaut.  
C'est positif disait Mabile  
Les cieux ainsi l'ont décrété:  
Où... Je ne suis qu'un imbécille!!! (bis)  
Et c'était la vérité, (bis)

Et l'on faisait foule à sa suite,  
Et chacun de le consulter.  
" Va-t'on me marier bien vite,  
" Dois-je enfin bientôt hériter ?  
L'an prochain répondait Mabile,  
Mes hauts calculs l'ont constaté :  
Ou... &c.

" Seigneur Mabile, Agnès, la femme  
" Du défunt comte Béranger,  
" Pleure hélas tant la pauvre dame  
" Qu'elle en perd et boire et manger.  
Elle en mourra répond Mabile  
Son cœur est par trop affecté :  
Ou... &c.

" Seigneur Mabile, un marquis brigue  
" La charge d'argentier du Roi,  
" Contre un vilain faible en intrigue  
" Mais fort de talent pour l'emploi.  
Le vilain l'aura dit Mabile  
Talent passe avant qualité :  
Ou...&c.

Seigneur Mabile ah quelle histoire !  
" Ce gros Prieur de Saint Martin  
" Sous la table du réfectoire  
" On l'a trouvé mort ce matin.  
C'est le carême dit Mabile  
Le jeûne épuisait sa santé :  
Ou...&c.

ille.

e

(bis)

## L'ARCHER GENOIS.

Air *Connu.*

J'ai quitté l'Italie  
Au ciel toujours d'azur,  
Et Gênes la jolie  
Et son golfe si pur.  
J'ai voulu voir la France  
Ce pays sans pareil,  
Où le ciel se nuance  
De pluie et de soleil.  
Alerte effacez-vous Bourgeois  
Place devant l'Archer Gênois (bis)

Lassé des Milanaises  
Au regard languissant,  
Lassé des Calabraises  
A l'œil noir et brûlant,  
J'ai voulu voir les Dames,  
Les Dames de Paris,  
Aimer toutes les femmes,  
Battre tous les maris.  
Alerte &c.

Pour entrer dans la garde  
Dans la garde du Roi ;  
J'ai pris la hallebarde  
Confiée à ma foi.

Ici, chanter et boire,  
C'est le sort du guerrier,  
Puis voler à la gloire  
Avec François premier.  
Alerte &c.

---

### PEINE D'AMOUR.

Amour, amour qu'on dit plein de charmes,  
Amour, amour que tu me fais souffrir !  
Hélas ! bientôt je n'aurai plus de larmes,  
Ah ! par pitié, fais-moi mourir.  
Je vivais dans l'indifférence,  
Et je me riais des amans  
Mais j'ai vu Lise, et sa présence  
A pour jamais troublé mes sens.  
Amour &c.

Combien j'aime cet air si tendre  
Et que sa voix redit si bien !  
Nos yeux alors semblent s'entendre..  
Mais je m'abuse, il n'en est rien...  
Amour &c.

La rose qu'elle m'a donnée.  
Est sur mon cœur jusqu'à ma mort :  
Moi, je languis, elle est fanée,  
N'avons nous pas le même sort.  
Amour &c.

## LE MOIS DE MAI.

AIR *Connu.*

Savez-vous où gîte,  
Mai ce joli mois,  
Qui s'enfuit plus vite  
Que la biche au bois.

Au sein des plus closes retraites  
Que le printemps sait se choisir,  
Dans la verdure et les fleurettes  
Gîte ce doux mois du plaisir ;  
Les zéphirs lui font cortège  
Et de fleurs brodent les sentiers,  
Comme pour lui jeter leurs neige,  
Devant lui ploient les vieux pommiers.

Le soleil a quitté le signe  
Du taureau sous les deux jumeaux,  
Avec l'épi fleurit la vigne  
Consolatrice de nos maux :  
Quel parfum de ces fleurs émane  
Sur ses champs de pourpre voilés,  
Quelle vive musique plane  
D'oiseaux et d'insectes ailés.

A midi les roches brulantes  
Redisent le chant des coucous,  
Les tourterelles roucoulantes  
Font vibrer les feuilles de houx ;

Quand la forêt deviendra brune,  
Le rossignol aura son tour,  
Aux fraîches clartés de la lune  
Pour achever l'hymne d'amour.

Avant l'aube par l'alouette  
Pour les oiseaux sur le signal :  
Chacun sur sa branche répète  
Son petit refrain matinal;  
Au sein des blés la voix rappelle  
De la caille ou de la perdrix  
L'hirondelle au chaume fidèle  
Perce l'air de ses petits cris.

---

NELLY LA BAIGNEUSE.

AIR : *Quand de loin je te vois.*

Sous l'ombrage enchanteur  
D'un bosquet de verdure,  
Nelly d'une onde pure  
Savoure la fraîcheur,  
Et la vague infidèle  
Fuit et vient tour à tour  
A la Nympe d'amour,  
Qui se berce avec elle.  
Et l'Onde vient mourir  
Sur la rive embellie  
Par le roseau qui plie  
Au souffle du Zéphir

Nelly dans les roseaux  
Voit pour toute parure,  
Sa blonde chevelure  
Flotter au gré des eaux.  
De la rive chérie,  
Elle approche en nageant  
Et s'assied mollement  
Sur son herbe fleurie.  
Et l'onde &c

Dans ses timides jeux,  
La naïade sauvage  
De fleurs et de feuillage  
Orne ses blonds cheveux.  
Folle de l'inconstance,  
Elle se mouille encor,  
Et dans la vague d'or  
Se berce et se balance.  
Et l'onde &c.

Sur le riant gazon,  
Enfin Nelly repose,  
Et ses lèvres de rose  
Et son joli menton.  
L'herbe longue et soyeuse  
En s'élevant autour  
Caresse avec amour  
L'indolante baigneuse.  
Et l'onde &c.

**LA CHANSON DE LA BOUQUETIERE**

*AIR à faire.*

Oui je suis une bouquetière,  
Et des plus heureuses, ma foi  
Quand vient la saison printanière,  
Des frais bouquets nul n'en vend que moi  
Cela n'étonnera personne  
Quand on saura qu'à mes chalands  
Par dessus le marché je donne  
Mes doux accens mes doux accens  
A, a, a, a, a, a, a, a, a, a,  
Et voilà comme mes chalands  
S'en vont toujours, toujours contents  
Chaque jour les plaisantes choses  
Que me débitent nos seigneurs.  
Je suis plus fraîche que mes roses  
Et je suis la reine des cœurs !  
De mes fleurs un seul plus sincère  
Se borne à vanter la fraîcheur  
Avis à tout flatteur  
C'est lui que je préfère.  
Oui je suis etc.

A tous ceux qui viennent me dire  
J'achèterai, d'abord chantez  
Je réponds avec un sourire :  
Je chanterai, mais achetez  
Je ne favorise personne  
A tous mes aimables chalands

Mes bouquets je les vends ;  
Ma chanson je la donne  
Oui je suis etc.

Me désignant une immortelle,  
Une pauvre fillette, un jour,  
Me dit cette fleur que vaut-elle ?  
Rien pour toi, lui dis-je à mon tour.  
Deux fois, ce jour, la bouquetière,  
Fut heureuse hélas ! de donner  
Car c'était pour orner  
La tombe d'une mère  
Oui je suis. etc.

## CROIS-MOI.

*AIR Connu.*

Ne crois pas, ô mon ange  
A leurs mots enchanteurs,  
A leurs douce louange,  
A leurs propos menteurs,  
Ne crois pas, ô mon ange  
A leurs propos menteurs.  
Mais quand ma voix fidèle,  
Tout bas te dit que nulle autant que toi n'est belle,  
Crois-moi,

Ils vanteront Marie,  
Tes yeux tes blonds cheveux,

Ta grâce, . . . oh ! je t'en prie  
N'écoute pas leurs vœux ;  
Ne les crois pas Marie,  
N'écoute pas leurs vœux.  
Mais quand ma voix fidèle,  
Tout bas te dit que nulle autant que toi n'est belle,  
Crois-moi ;

Ils te diront sans doute,  
Ils te diront un jour  
Je t'aime . . . eh ! bien redoute  
Leurs mots trompeurs d'amour :  
Oh ! par pitié redoute  
Leurs mots trompeurs d'amour.  
Mais quand bonheur suprême,  
Emu tremblant je dis auprès de toi je t'aime,  
Crois-moi.

### FUYEZ SON REGARD.

Ain : *Quand jubiter fit la terre.*

Par le sort Olga soumise  
Aux lois d'un maître puissant,  
A l'ombre d'un saule assise  
Chantait en pleurant ;  
O mes compagnes chéries  
Jeunes sœurs du Boyard  
Quand il parcourt nos prairies  
Fuyez son regard.

On braverait sa colère,  
S'il ne savait qu'opprimer,  
Hélas, craignez de lui plaire  
Surtout de l'aimer ;  
Infidèle à sa promesse,  
Il vous oublierait plus tard,  
Oui, l'on meurt de sa tendresse  
Fuyez son regard.

### **Tyrolienne de Jean Hofer.**

Hola ! hardi ! marchons aux armes, ra ta plan...  
Entendez-vous les cris d'alarmes, ra ta plan...  
L'ennemi, tambour battant  
S'avance à pas de géant ra ta plan...

Berger, laisse la ta houlette, ra ta plan...  
Il faut quitter ta bergerette ; ra ta plan...  
Elle soignera ton troupeau  
Maintenant vole à ton drapeau ! ra ta plan...

Brave chasseur ta carabine, ra taplan...  
A plus noble but se destine ; ra ta plan...  
Chez l'ennemi, qu'à tout pas  
Elle sème le trépas ra ta plan...

L'ennemi vient ! gardons nos postes ! ra ta plan...  
Qu'à son feu, nos vives ripostes : ra ta plan...  
Forcent ses fiers bataillons,  
A fuir loin de nos sillons ! ra ta plan...

LA CLOCHE DU VILLAGE.

AIR : *Du Hameau d'E. Barateau.*

Dans ce vallon solitaire,  
Vois-tu ces murs dévastés  
Que l'astre des nuits éclaire,  
De ses lugubres clartés ;  
Partout du lierre sauvage  
Les rameaux tout étendus,  
De l'Eglise du village,  
La cloche ne sonne plus  
La cloche ne sonne plus !

Là dans une humble chaumière  
Laure coulait d'heureux jours,  
Et l'heure de la prière  
Fut l'heure de nos amours,  
Elle disait je t'adore,  
Tous mes sens étaient émus  
Vainement j'écoute encore,  
La cloche ne sonne plus  
La cloche ne sonne plus !

Laure tu fus infidèle  
Puisse le remord vengeur  
Effroi d'une âme cruelle,  
Epargnes ton faible cœur ;  
Rien ne rappelle l'outrage  
A mes esprits éperdus  
Revois en paix le village

La cloche ne sonne plus  
La cloche ne sonne plus !

---

NE ME SUIS PAS.

Air : *Souvenir de ma patrie &c.*

Quand le destin sévère  
M'exile vers d'autres climats,  
Que je souffre seul sur la terre,  
Ne me suis pas, ne me suis pas.  
Reste dans tes campagnes  
Près de ton lac d'azur,  
Au pied de tes montagnes  
Reste avec tes compagnes  
Reste avec tes compagnes  
Sous ton ciel doux et pur.

Sans le moindre nuage  
Je te verrais fléchir.  
Et moi contre l'orage  
Je serais sans courage (*bis.*)  
En te voyant souffrir.  
Quand &c.

Reste dans ta chaumière  
Avec mon souvenir,  
Le ciel en qui j'espère  
Touché de ma prière  
Le ciel en qui j'espère  
Me fera revenir.  
Quand &c.

## LETTRE A MARIE.

AIR : *Le Beau Ciel de ma Chère Bretagne.*

Je t'ai promis, quand tu quittas la France,  
Marie, un doux chant d'espérance ;  
Je tiens ma promesse, en ce jour.  
Puissent mes vers te peindre ma souffrance,  
Et de mon cœur rapprocher ton amour !

La fleur hélas ! que tu m'avais donnée,  
A ton départ était fanée...  
Ne te ris pas de ma frayeur :  
Je crois par fois y voir ma destinée,  
En te quittant, j'ai cru perdre ton cœur !

Reviens, reviens, sans plus te faire attendre,  
Reviens, j'ai besoin de l'entendre  
Jurer que tu m'aimes toujours.  
On en voit tant d'amantes au cœur tendre,  
Pendant l'absence hélas ! changer d'amours !

Pour ton retour j'ai des chansons nouvelles,  
Bien plus tendres et bien plus belles  
Que celles que tu sais déjà.  
Matin et soir, je ne chante plus qu'elles,  
Tant j'ai d'amour pour qui les inspira !

TON SOUVENIR.

AIR : *Tendre souvenir de mon cher pays.*

Sais-tu qui soutient mon courage  
Et me fit croire en l'avenir ?  
C'est ton image, ton souvenir  
C'est ton image, ton souvenir  
De tous maux accablé,  
Quand du ciel de la France  
Sans aucune espérance,  
Je me crus exilé...

Dans l'espace d'un jour,  
Quand je vis l'opulence,  
Les honneurs, la puissance,  
S'envoler tour-à-tour..  
Sais-tu &c.

Frêle jouet du sort,  
Lorsqu'en perdant ma mère,  
Dans ma douleur amère,  
Je convoitais la mort.  
Sais-tu &c.



## Voyage au tour de ma chambre.

AIR :— *Un beau navire, etc.*

Voyage, voyage, mon âme, voyage,  
Dans cette chambre où je suis en prison...  
Tes souvenirs, notre unique bagage,  
Vont de ces murs agrandir l'horizon !...  
Au coin du feu quand la neige m'exile,  
Nouveau Touriste et nouveau Robinson,  
Cherchons l'espace et parcourons mon Ile,  
En arpentant ma chambre de garçon. (*bis.*)

Prenons d'abord ce chemin de traverse,  
Qui s'offre à nous, entre ces deux fauteuils...  
Le pied me glisse....et voila que je verse...  
Dame, en voyage, il est bien des écueils !  
Grirpons dessus ! à pied, montons les côtes...  
Tiens ? le buffet....et le couvert est mis !...  
Dinons donc seul à cette table d'hôtes,  
Où ma pensée invite mes amis.....

Dans ce rayon, nous avons, par centaine,  
De braves gens que nous aimons tous deux ;  
Devant messieurs Molière et Lafontaine,  
Ne passons pas, sans causer avec eux.  
Faire se peut que plus d'un m'accompagne....  
Oui....Rabelais répond à notre appel,  
Sterne avec nous va battre la campagne,  
Victor Hugo va nous conduire au ciel !..

Arrêtons nous devant ce point de vue....  
C'est ma fenêtre...encor un souvenir !..  
C'est là, de loin, qu'au détour de la rue,  
Chaque matin, je la voyais venir.  
Mais écoutons...l'horloge tinte et pleure,  
A ce clocher, là-bas, près du Saint Lieu...  
C'est ma pendule hélas ! qui sonne l'heure,  
Où, pour jamais, elle me dit adieu !..

Là devant nous.... O rencontre prospère !...  
Lui que mon cœur n'espérait plus revoir !  
Je le trouve, à la fin, lui !...mon frère !..  
Eh ! non.... c'est moi, vis à vis du miroir !  
Mais ce portrait qu'un nuage environne  
Ma pauvre sœur que Dieu reprit soudain....  
Ah ! c'est pour moi la vierge, la madone,  
Qui nous sourit, à l'angle du chemin ?....

Nous relayons devant la cheminée...  
L'âtre embrasé présente à mes regards,  
Par l'incendie une ville entraînée,  
Puis un combat, un enfer des remparts...  
Puis, le Vésuve où je n'ose descendre...  
Puis, par degrés mon œil s'appesentit...  
Et j'entrevois les marrons, sous la cendre,  
Cuisant pour moi, lorsque j'étais petit....

Du sentiment voici les Catacombes ;  
Là, que décrits dorment inanimés !..  
Dans ce tiroir l'oubli creusa des tombes  
Aux faux serments, aux amours inhumés :

Que de papiers ! que de morts en déroute !  
Mais ! qu'ai-je vu ? Mémoires de tailleurs !..  
Je savais bien qu'on ne pouvait, en route,  
Se garantir tout à fait des voleurs !..

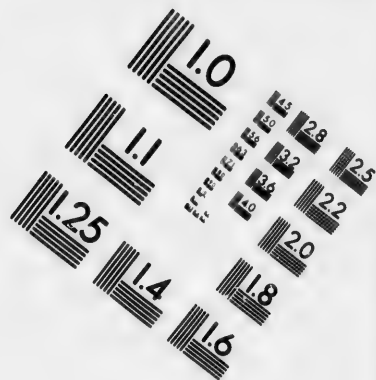
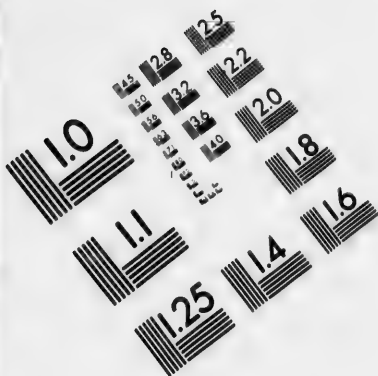
Où sommes nous ?... qu'elle est cette contrée,  
Que nous venons d'atteindre, en chevauchant !  
C'est mon alcôve; en son coin retirée....  
Sans le savoir, nous allions au couchant..  
Voici le soir.... il nous fallait un gîte...  
A point nommé, nous avons là mon lit !..  
Reposons nous.... mais, en songe, bien vite.  
Remettons nous en route, cette nuit !..

## LA VALSEUSE.

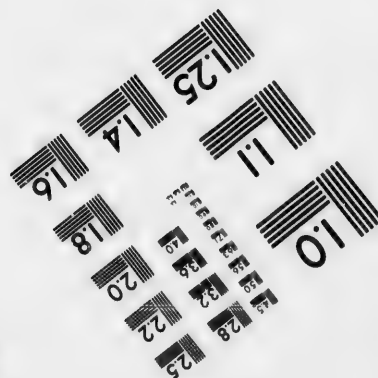
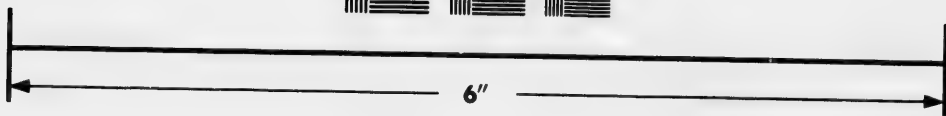
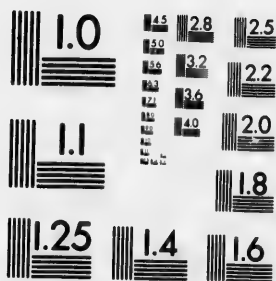
Air *Connu.*

Fillettes d'aprésent  
Craignent en valsant  
De se compromettre.  
Car, quand elles ont valsé,  
Monsieur le Curé s'est écrié :  
Vous avez valsé ? Oui, Monsieur le Curé.  
Ma foi, tant pis, pour vous, j'en suis bien fâché.  
Un si grand péché, n'est pas pardonné  
C'est l'enfer que vous méritez.  
Faut pas valser comme ça,  
Tra la la la, Tra la la la la, } (bis)  
L'enfer vous attend là. (bis)





# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic  
Sciences  
Corporation

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

0  
16  
18  
20  
22  
25  
28  
32  
36  
40

01  
02  
03  
04  
05  
06  
07  
08  
09  
10  
11  
12  
13  
14  
15

Fanchon, chez sa maman,  
S'en fut pleurant,  
Revenant de confesse,  
Sa mère lui dit :

Mon p'tit mignon, mon p'tit tendron !

Qu'avez vous donc ?

C'est Mr. Curé, qui m'a demandé

Si j'avais commis quelques grands péchés,

Je lui ai dit que j'avais valsé

C'est alors qu'il s'est emporté.

Faut pas pleurer comme ça

Tra la la la la, Tra la la la la }

Nous verrons c'Curé là. (bis.) }

La maman toute en pleurs

S'en fut au presbytère,

Elle dit au Saint Pasteur

Avec aigreur, vous êtes un rêveur !

Quoi Mr. le Curé, pour avoir valsé

Vous nous feriez croire, que nous sommes damnés !

“ Un si grand péché n'est pas pardonné

“ C'est l'enfer que vous méritez.”

Malgré c'qu'on en dira

Tra la la la la, Tra la la la la }

Ma fille valsera. (bis.) }

Vous tous qui m'écoutez,

Vous conviendrez,

Qu'il est horrible !

D'être damné par son Curé,

Pour avoir valsé.

Soit dit entre nous, quel mal faisons-nous,  
Quand on met ces Messieurs en courroux,  
Puis, fait-on du mal quand en carnaval  
Nous faisons quelques tours de bal ?  
Mais puisque c'est comme ça }  
Tra la la la la tra la la la } (bis)  
Faut-en passer par là  
Eh bien : passons par là }

### **Vous n'êtes plus petite fille.**

*AIR Connu.*

Vous n'êtes plus petite fille,  
Vous avez vû seize printemps !  
Ecoutez-moi, soyez gentille !  
Car, je suis vieux... j'ai vingt cinq ans.  
Je veux en père de famille,  
Vous parler raison. Il est tems !

*REFRAIN.*

Vous n'êtes plus petite fille,  
Vous avez aujourd'hui seize ans.  
Vous n'êtes plus petite fille,  
Vous avez aujourd'hui, aujourd'hui seize ans.

Sur mes genoux !... non pas ma chère !  
Prenez pitié du Précepteur.

Il craindrait trop que l'écolière,  
Ne troubla l'esprit du Docteur.  
A votre âge, on est si gentille  
Et je n'ai pas de cheveux blancs !  
Vous n'êtes plus, etc.

Souvent votre voix enfantine,  
Me donnait un titre cher !  
Et la folâtre Léontine,  
Venait lutiner son ami.  
Mais hélas ! un nouveau jour brille,  
Où ces jeux sont trop séduisants,  
Vous n'êtes plus, etc.

---

### L'AMOUR D'UNE MÈRE.

Air : *Fleur de Bretagne.*

Veuve dès ses premiers beaux jours,  
Pour soigner son fils en bas âge  
Une mère, dans le veuvage,  
Passa la saison des amours,  
Alors que la vertu l'éclaire,  
Pour un fils ne peut-il à son tour  
Sacrifier un fol amour  
Au bonheur d'une tendre mère, (*bis.*)

Fuyant le monde et ses plaisirs,  
Un fils s'oubliant soi-même,  
La tendre mère au fils qu'elle aime  
A su borner tous ses désirs,

Alors que la vertu l'éclaire  
Le fils qu'elle adore toujours,  
Doit oublier tous les amours  
Pour prouver qu'il chérit sa mère, (*bis.*)

Hélas ! dans le sein maternel,  
Si le ciel qu'une mère implore,  
Pour le tendre fils qu'elle adore,  
Fait naître un amour éternel,  
La nature qui nous éclaire,  
Au cœur d'un fils doit à son tour  
Que toujours le plus tendre amour  
Est celui qu'on doit à sa mère, (*bis.*)

### NINON CHEZ MADAME DE SEVIGNÉ

AIR : *Un castel d'antique structure.*

C'est bien le plus joli corsage,  
Le pied mignon, surtout des yeux !...  
D'puis bien longtemps, oui je le gage,  
Paris n'en a pas vu de mieux,  
Sa beauté séduirait un prince,  
Ah ! pour attraper les maris  
Les femmes ont dans la province,  
Les mêmes armes qu'à Paris (*bis.*)

A Paris, dit-on, c'est l'usage ;  
On s'moque des provinciaux ;

Tout o'qui n'est pas du grand village,  
Passe à Paris, pour être des sots,  
Croyant leur mérite plus mince,  
D'nigauts on trait' tous nos maris.  
Mais, les maris de la province  
Ne le sont pas plus qu'à Paris.

De notr' maîtresse je vous jure,  
Tout en est beau, tout en est bon ;  
Oui, c'est un ang' pour la figure,  
Et pour l'esprit c'est un démon !  
De celui qu'elle fait paraître,  
Comm' de ses traits on est épris,  
Excepté Madame peut-être,  
On n'en a pas plus à Paris.

**Qu'ils sont plaisants de me faire la cour.**

**AIR : *Niagara je te fais mes adieux !***

Qu'ils sont plaisants de faire la cour  
A moi qui me ris de l'amour,  
Je suis leur idole chérie  
Et s'il faut croire à leurs sermens,  
Je brille par mes agrémens  
Comme la fleur de la prairie.

Sitôt que l'un d'eux me répète  
L'aveu de ses grands sentimens,

Moi, je lui parle de rubans  
Et de Bijoux et de toilette !  
Qu'ils sont &c.

Avec quelle ardeur on s'applique  
A vanter mes talens divers,  
J'égale Sapho pour les vers  
Et Malibran pour la musique.  
Qu'ils sont &c.

---

### LE DERNIER ADIEU.

AIR *Connu.*

Voici l'instant suprême,  
L'instant de nos adieux !  
O toi ? seul bien que j'aime !  
Sans moi retourne au cieux !  
La mort est une amie (*bis.*)  
Qui rend la liberté ; (*bis.*)  
Au ciel reçois la vie, (*bis.*)  
Et pour l'éternité ! (*bis.*)

Adieu ! tu vas m'attendre  
Bientôt je dois partir  
Mon cœur fidèle et tendre  
Te garde un souvenir  
Adieu ! jusqu'à l'aurore  
Du jour au quel j'ai foi  
Du jour qui doit encore  
Me réunir à toi.

SIMPLE ET MODESTE.

MUSIQUE DE E. MERLE

Délicieuse créature  
Que l'on ne peut voir sans aimer ;  
Toi que la main de la nature  
A mis tous ses soins à former,  
La plus simple de tes pareilles,  
Tu n'as au front aucun bijou  
Pas un brillant à tes oreilles  
Et pas une perle à ton cou.  
Va ! reste, reste  
Simple et modeste  
Au front céleste mes amours !  
Fille orgueilleuse  
N'est point heureuse !  
La vertueuse l'est toujours.

Mais qu'as-tu besoin de dentelle,  
De cosmétique et de bijoux ?  
Sans parure en es-tu moins belle  
Ton sourire en est-il moins doux ?  
Laisse, laisse donc ô mon ange,  
Tous ces hochets et diamans  
Souvent ramassés dans la fange,  
Au prix des plus purs sentimens.  
Va ! reste &c.

Et voudrais-tu d'une toilette  
Qui fut un stygmate d'affront ;

Que chaque épingle de ta tête  
Tatouât la honte à ton front ?  
Crois-moi la plus belle couronne  
Qui puisse parer la beauté,  
C'est l'innocence qui la donne  
Et non l'or de l'impureté.  
Va ! reste &c.

### PENDANT L'ORAGE.

PAROLES DE T. GAUTHIER.

AIR : *Le Soldat Laboureur.*

La barque est petite et la mer immense,  
La vague nous jette au ciel en courroux,  
Le ciel nous jette au flot en démente,  
Près du mat rompu prions à genoux ;  
Fleur du paradis sainte notre Dame  
Si tendre au marin en péril de mort,  
Appaise le vent, fais tomber la lame  
Et pousse du doigt notre esquif au port.

De nous à la tombe, il n'est qu'une planche,  
Peut-être ce soir dans un lit amer  
Sous un froid linceul fait d'écume blanche  
Irons-nous dormir veillés par les éclairs ;  
Nous te donnerons si tu nous délivres  
Une belle robe en papier d'argent  
Un cierge à festons pesant quatre livres  
Et pour ton Jésus un petit Saint Jean.

FLEUR DE BRETAGNE.

Air : *Adieu chermant pays de France.*

Dans ces jardins où la magie,  
A pleine main, sèma des fleurs,  
A chaque pas l'âme ravie  
Voit briller de riches couleurs ; *(bis.)*  
Mais aux fleurs de cette campagne,  
Moi, je préfère, pauvre fleur,  
Une rose de la Bretagne  
Que Gaît porta sur son cœur.

Elle n'a point cette parure,  
Elle n'a point ce vif éclat  
Que la bienfaisante nature  
Donne aux fleurs de notre climat ; *(bis.)*  
Mais elle a paré ma campagne  
Et je la garde avec bonheur,  
Cette rose de la Bretagne  
Que Gaît porta sur son cœur.

A mes yeux, que tu sembles belle,  
Vive image de sa candeur ;  
Aussi fraîche, aussi blanche qu'elle,  
Tu pourrais passer pour sa sœur.  
Oui, pauvre fleur de la montagne,  
Toujours tu seras mon bonheur ;  
Car une fille de Bretagne  
Te portait hier sur mon cœur.

LARMES D'UNE JEUNE FILLE.

MUSIQUE DE S. THALBERG,

*Paroles du comte Eugène Lonlay.*

Ce n'est pas l'onde qui tombe,  
Du ciel aux sombres lueurs ;  
Ni l'eau des fleurs qui pénètre dans ta tombe,  
Mère, hélas ! ce sont mes pleurs !  
Vois, mon doigt creuse la terre ;  
Ensanglanté, creuse encor,  
De mon trésor sois seule dépositaire,  
Gardes-moi mon anneau d'or, (*bis*)  
L'anneau de celui que j'aime,  
Symbole d'un doux retour,  
    Qui chaque jour  
Charme mes yeux, mon cœur même  
Puis-je rêver d'autre amour !  
Ils me disent de le rendre,  
D'être infidèle à ma foi ;  
    Bientôt, crois-moi,  
Je viendrai te le reprendre,  
Et dormir auprès de toi.

## TABLE DES MATIERES.

---

|                                     |     |
|-------------------------------------|-----|
| A vous que j'aime, - - -            | 71  |
| Chant du voyageur Canadien, - - -   | 44  |
| Crois-moi, - - -                    | 82  |
| Eloge des cheveux roux, - - -       | 30  |
| Fuyez son regard, - - -             | 83  |
| Fleur de Bretagne, - - -            | 100 |
| Il n'est plus là, - - -             | 21  |
| Inésille, - - -                     | 60  |
| J'attends toujours, - - -           | 27  |
| Je ne suis point aimé, - - -        | 28  |
| La chaumière, - - -                 | 3   |
| Le jeune soldat - - -               | 4   |
| Les enfants égarés - - -            | 6   |
| La chapelle abandonnée - - -        | 9   |
| Le petit Savoyard, - - -            | 11  |
| Les Adieux du Conscrit, - - -       | 14  |
| Le Chevalier Errant, - - -          | 15  |
| La Case de l'Oncle Tom, - - -       | 17  |
| L'Amante Inconnue, - - -            | 22  |
| Le Nez, - - -                       | 23  |
| La Peureuse, - - -                  | 25  |
| Les petits noms de Madeleine, - - - | 29  |
| Le Retour, - - -                    | 32  |
| La vierge aux oiseaux, - - -        | 38  |
| Le chien de l'invalidé, - - -       | 35  |
| Le chant du Croate, - - -           | 36  |
| La fille du régiment, - - -         | 37  |

|     |                                   |     |
|-----|-----------------------------------|-----|
| 71  | La bonne mère, - - -              | 38  |
| 44  | Les cloches du soir, - - -        | 40  |
| 82  | Le soldat en goguettes, - - -     | 41  |
| 30  | Le désir et l'espérance, - - -    | 43  |
| 83  | Le chant d'un preux, - - -        | 46  |
| 100 | La plume, - - -                   | 49  |
| 21  | L'étoile, - - -                   | 51  |
| 60  | Les aveux, - - -                  | 52  |
| 27  | Les brises du soir, - - -         | 56  |
| 28  | La jeune fille, - - -             | 57  |
| 3   | Les ouvriers du tour de France, - | 58  |
| 4   | Les regrets d'un père, - - -      | 62  |
| 6   | La prière du matin, - - -         | 64  |
| 9   | Le soldat laboureur, - - -        | 65  |
| 11  | La Marguerite, - - -              | 66  |
| 14  | Le cuisinier, - - -               | 68  |
| 15  | Le hameau, - - -                  | 70  |
| 17  | La batelière du lac de Bienne, -  | 72  |
| 22  | Les Pigeons, - - -                | 73  |
| 23  | L'Astrologue, - - -               | 74  |
| 25  | L'Archer Génois, - - -            | 76  |
| 29  | Le mois de Mai, - - -             | 78  |
| 32  | La Chanson de la Bouquetière, -   | 81  |
| 33  | La cloche du village, - - -       | 83  |
| 35  | Lettre à Marie, - - -             | 87  |
| 36  | La valseuse, - - -                | 91  |
| 37  | L'amour d'une mère, - - -         | 94  |
|     | Le dernier adieu, - - -           | 97  |
|     | Larmes d'une jeune fille, - - -   | 101 |
|     | Ne fuis pas, - - -                | 53  |

|                                          |    |
|------------------------------------------|----|
| Ne pense qu'à Dieu, - - -                | 55 |
| Nelly la baigneuse, - - -                | 79 |
| Ne me suis pas, - - -                    | 86 |
| Ninon chez Mad. de Sevigné, - -          | 95 |
| Pour moi dans la nature, - - -           | 8  |
| Priez pour lui, - - -                    | 10 |
| Peine d'amour, - - -                     | 77 |
| Pendant l'orage, - - -                   | 99 |
| Qu'ils sont plaisant de faire la cour, - | 96 |
| Souvenirs d'Auvergne, - - -              | 47 |
| Selvio Pellico, - - -                    | 67 |
| Simple et modeste, - - -                 | 98 |
| Ta main, - - -                           | 69 |
| Tyrolienne de J. Hofer, - - -            | 84 |
| Ton Souvenir, - - -                      | 88 |
| Un baiser de mon fils, - - -             | 12 |
| Un pas vers les Cieux, - - -             | 59 |
| Voyage autour de ma Chambre, - -         | 89 |
| Vous n'êtes plus petite fille, - -       | 93 |





Le dépôt principal de ce nouveau Chansonnier est au Bureau de M. C. A. ROCHON, No. 15, Rue Ste. Thérèse, dont il est l'Agent principal, et à qui on pourra s'adresser particulièrement pour les ventes en gros, et aussi chez les principaux libraires de cette ville. Les marchands de la campagne qui voudront bien se charger d'en vendre, auront une remise sur le prix de la vente.

## AVIS.

LE Soussigné a l'honneur de prévenir le public en général qu'il pourra importer dans le plus bref délai et pour la plus modique demande, des

### ILLUSTRATIONS DE NEW-YORK,

#### ET AUTRES OUVRAGES QUELCONQUE.

Il a actuellement en mains les Catalogues de diverses Librairies de cette ville, qui seront tous les jours à la disposition de ceux qui voudront bien se donner la peine de visiter son bureau. Deplus, il se chargera de la

### COLLECTION DE TOUT COMPTE

Tant de la ville que de la campagne, sans exiger de salaire pour les argents qu'il lui seraient impossible de percevoir, et de toute autre commission dont on voudra bien le charger.

C. A. ROCHON.

Bureau d'Agence, Montréal, }  
No. 15, Rue Ste. Thérèse. }

nouveau Chansonnier  
ROCHON, No. 15,  
et l'Agent principal, et  
particulièrement pour les  
des principaux libraires  
s de la campagne qui  
vendre, auront une re-

S.

prévenir le public en  
rter dans le plus bref  
demande, des

NEW-YORK,

S QUELCONQUE.

s Cathologues de di-  
e, qui seront tous les  
qui voudront bien se  
bureau. Deplus, il

OUT COMPTE

campagne, sans exiger  
lui seraient impossi-  
autre commission dont

C. A. ROCHON.